½ C

POÉSIES
DIVERSES
D'ALEXIS PIRON.

1568/1562.

BRITISH LIBRARY
15 MAY 75

POÉSIES
DIVERSES
D'ALEXIS PIRON,

Ou Recueil de différentes pieces de cet Auteur, pour ſervir de ſuite à toutes les Editions deſquelles on a ſupprimé les ouvrages libres de ce Poëte.

À LONDRES,
DE L'IMPRIMERIE DE WILLIAMS JACKSON.

M. DCC. LXXIX.

POÉSIES
DIVERSES
D'ALEXIS PIRON,

Ou Recueil de différentes pièces de cet Auteur, pour ſervir de ſuite à toutes les Editions deſquelles on a ſupprimé les ouvrages libres de ce Poëte.

A LONDRES,
DE L'IMPRIMERIE DE WILLIAMS JACKSON.

M. DCC. LXXIX.

11 MAY 71

POÉSIES DIVERSES.

L'ANTI-MONDAIN (1).

O Jours heureux qui purs & ſans nuage
Avez du monde éclairé le berceau,
Dont vainement un odieux pinceau,
Veut à nos yeux défigurer l'image !
Jours fortunés ! quoi qu'en publie encor
Un maître fou dans ſa verve indiſcrette ;
Age à bon droit appellé Siecle d'or !

---

(1) Cette Piece eſt la contrepartie du *Mondain* de M. de Voltaire, imprimé dans toutes les Editions de ſes Oeuvres.

O bon vieux tems ! c'eſt moi qui vous regrette.
Mais, ô regrets en effet ſuperflus !
A nôtre dam, hélas ! vous n'êtes plus.
Tranquille au ſein d'une heureuſe abondance ;
Exempt de peine, affranchi de tous ſoins,
L'homme vivoit : la ſage Providence,
Pour ſon bonheur, lui cachoit ſes beſoins.
Il étoit libre, & la ſeule Nature
Dictoit ſes loix & régloit ſes devoirs.
La trahiſon, le meurtre, l'impoſture,
Les attentats, les forfaits les plus noirs,
Sous des climats où régnoit la droiture,
De ſon cœur ſimple ignorés & bannis,
N'avoient alors beſoin d'être punis.
Nul préjugé n'aſſerviſſoit ſon ame :
Heureux de vivre ainſi qu'il étoit né,
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme
N'étoient connus de ſon eſprit borné.
O douce erreur, favorable ignorance,
Fille du Ciel, mere de l'aſſurance !
Point de remords qui gênât ſes deſirs.
Né pour jouir, fait pour le bien ſuprême,
Il ſe trouvoit dans un autre lui-même :
Rien ne troubloit leurs innocens plaiſirs.
Et quels plaiſirs ? à leur douceur extrême,
Le monde entier doit ſes accroiſſements :

Tendres ébats, divins embraſſemens,
Fréquens, ſur-tout, plus qu'au ſiécle où nous
ſommes,
Et c'eſt raiſon; car le deſtin des hommes
En dépendoit dans ces commencemens.
Plaiſirs exempts de tous ces vains fantômes,
Dont un bizarre & chimérique honneur
Séduit les cœurs ſuſceptibles d'allarmes;
Ce fier tyran d'un ſiecle plein de charmes
Ne mettoit point d'obſtacle à leur bonheur.
Mais à ſa place, une aimable innocence,
Un cœur naïf, de candeur revêtu,
Neuf encor, même après la jouiſſance,
Tenoit alors lieu de toute vertu.
De nos ayeux, ſous le regne d'Aſtrée,
Telle étoit donc la race fortunée.
De ſiecle en ſiecle & vigoureux & ſains,
Mets raffinés, Laïs, ni Médecins,
Coupable engeance en ces tems ignorée,
De leurs beaux ans n'abrégeoient la durée.
Or maintenant, nôtre ami du bel air
Qui vous moquez impunément du monde,
Vantez-nous bien votre ſiecle de fer;
Vantez ſur-tout votre cœur très-immonde.
Oſez fronder l'illuſtre Fenelon;
Dépriſez-nous les accords de ſa Lyre,

Ce beau Roman, le ſeul utile à lire ;
Vous toutefois dont le rare Apollon
Et les Ecrits ne vont pas au talon.
De ce Prélat, vous dont le chaud délire
Où vous puiſez vos cyniques accens,
Vous fait choquer trop ſouvent le bon ſens ;
Vous, dis-je encor, qui placez dans un Temple,
D'un bout à l'autre ouvrage original,
Fille de joie auprès d'un Cardinal ;
Vous, dis-je, enfin, qui pour dernier exemple
Venez de faire aſſemblage nouveau
Et, comme on dit, une galimafrée
D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée,
Aſſortiment digne d'un tel cerveau :
Plaçant le bien de la nature humaine
Dans un bouchon qui frappe au ſoliveau,
Ou bien a voir une tête de veau
Qui dans un char mollement ſe promene.
Or maintenant ce ſéjour enchanté,
Ce Paradis terreſtre ſi vanté,
Cher Calotin de la premiere claſſe,
De bonne foi, convenez entre nous
Que, pour ſavoir où peut être ſa place,
On auroit tort de s'adreſſer à vous.

LES MISERES DE L'AMOUR

PARODIE.

QUE l'homme eſt foible & ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer!
D'abord il craint, il diſſimule,
On l'entend tout bas ſoupirer.

S'oſe-t-il enfin déclarer?
On le fuit; ſa pourſuite eſt vaine.
N'importe; il veut perſévérer.
Que de ſoins, d'ennuis & de peines?

On l'aime? tant pis, double chaîne.
Mille embarras dans ſon bonheur.
L'eſprit ſans ceſſe eſt en haleine;
Pere, mere, époux tout fait peur,

Eſt-ce tout? Non. Reſte l'honneur:
Il s'effarouche avec méthode.
On croit le vaincre, il eſt vainqueur:
On ſe brouille, on ſe racommode.

Vient un rival, autre incommode.
Loin des yeux le repos s'enfuit;

Jaloux, on veille, on tourne, on rode;
Ce n'eſt qu'allarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit
On jouit enfin de ſa belle.
Le feu s'éteint, le dégoût ſuit.
Le jeu valoit-il la chandelle?

DANCHET

Aux champs Eliſées.

LA Parque à ſon noir trébuchet,
Dans ſa triſte & lugubre naſſe,
Ayant pris notre ami Danchet,
Franche Colombe du Parnaſſe;
Cet ami d'Homere & du Taſſe,
A peine eut paſſé le guichet,
Et tranquille en ſa conſcience,
Sans autre écrit ni plaidoyer,
Sur ſon viſage eut déployé,
Ses certificats d'innocence,
Qu'il eut de ſes Juges courtois,
Juſtice briéve & complette,
Et qu'il obtint de tout les trois

Gain de cauſe ſur l'étiquette.
Conduiſez au joyeux canton,
Le bon Auteur des Tyndarides,
Dit le Chancelier de Pluton,
De ſon front déployant les rides,
Et parlant à ſon Hoqueton.
Par les ondes Aganipides
Cria Danchet, ſe moque-t-on,
De me donner ainſi des guides.
Dans mon Virgile, Dieu merci,
J'ai vu cent fois en raccourci,
Les régions que je découvre;
Et je ſais tous ces chemins-ci,
Comme j'ai ſu ceux du vieux Louvre.
Pour le prouver, la bouche il ouvre,
Et de l'Enéide auſſi-tôt,
Devant Proſerpine, tout haut,
En défunt d'heureuſe mémoire,
Il leur récite ſans quartier
Le ſixieme livre en entier;
Puis plantant-là ſon auditoire,
Se précipite en vieux routier,
A travers le pays des Mânes,
Auſſi confiant que ſeroit
L'infaillible & docte *Freret*,
Par-delà celui des Brachmanes.

Du Corps antique dépêtré,
Récompenſé d'un limon vierge,
Le bel eſprit plus droit qu'un cierge,
Et plus agile que *Dupré*,
Perce le bois mal éclairé,
Où le Dieu des enfers héberge,
Les fous à qui Mars & l'amour
Ont ici bas ravi le jour.
Là nul objet ne ſe dérobe
Aux yeux d'un homme de ſa robe;
Il voit Dolope & Mirmidon,
Procris, Eriphile & Didon;
Il y reconnoît Deiphobe,
Qu'envoya ſa femme *ad patres*;
Et qui ne fait pas là *flores*,
Ayant ſon nez dans ſa pochette,
Et *truncas*, ajoute le Poëte,
Inhoneſto vulnere nares.
Le pieux Héros de Virgile,
Contemporain, frais émoulu,
Par les talens de la Sibylle
Ne ſe ſentoit pas plus ému,
Que ſuivant le Poëme à la piſte,
Sous ces myrthes malencontreux,
Le fut notre bon Humaniſte,
A l'aſpect de ces malheureux.

Au ſortir de ce lieu ſi triſte,
Il entend le concert affreux
Du Tartare, qu'il laiſſe à gauche ;
De cent mille chants de débauche
Le charivari ténébreux,
N'en eſt que la riante ébauche.
Déja l'éleve de Clio
D'avance avoit eu le prologue
De la façon du fameux Dogue,
Qui hurle à la porte un trio.
Mais dans le gouffre où de l'impie,
La ſcélérateſſe s'expie,
Où l'avare en pleine eau, dit-on,
Non pas en vilaine eau croupie,
Mais en belle eau juſqu'au menton,
Souffre une éternelle pepie ;
Dans l'antre où la rage accroupie,
A l'orcheſtre donna le ton,
Où de Nemeſis l'eſponton
Perce, frappe, aſſomme, eſtropie,
C'eſt bien un autre faux-bourdon.
A travers des voix de harpie,
Il entendoit ſiffler Pithon,
Claquer le fouet d'une furie,
Croaſſer l'oiſeau de Titie,
Craquer tous les os d'Ixion,

S'écrouler le roc de Syſiphe,
Et retentir le Phlégéton
Des clameurs de maint eſcogriffe,
Récemment tombés ſous la griffe
De l'impitoyable Alecton :
Le tonnerre étoit l'intermede.
Quel épouvantable opéra,
Pour le tendre ami de Campra,
Et le doux Auteur de Tancrede !
Il ne ſera jamais de rien
Dans une muſique pareille ;
Cette penſée adoucit bien
Le ſupplice de ſon oreille,
Tel un bon bourgeois de Paris,
Sans dettes, procès, ni querelle,
Côtoyant les murs de Themis,
De la grand-chambre entend les cris,
Et les chaînes de la Tournelle ;
Déteſte & geole & bareau,
Bénit ſon innocente vie,
Et fuit, Juge, Avocat, Partie,
Huiſſiers, Criminels, & Bourreau.
Un ſentiment pareil emporte,
Loin du lieu funeſte & vengeur,
L'irréprochable voyageur.
Déja paroît l'auguſte porte,

Où cet érudit conſommé
Se ſouvient que le fils d'Anchiſe
Planta le rameau d'or, en guiſe
De cette eſpece de Baliſe,
Que la Bazoche appelle *May*.
En quatre ſauts & deux gambades,
Le pélerin croit de l'enclos
Franchir gaîment les paliſſades,
Quand un Mâtin, tout des plus gros,
Un Subdélégué de Cerbere,
Digne du chenil de Mégere,
Le poil hériſſé, l'œil ardent,
S'oppoſant à l'ombre légere
L'arrête tout court en grondant.
Il a pour queue une vipere;
Il garde une éternelle dent;
Sa panſe énorme n'eſt farcie
Que de ciguë & d'aconit;
La plaine à l'entour eſt noircie
Des torrens d'encre qu'il vomit;
Son regard vénimeux flétrit;
Son ſouffle ſeul ôte la vie,
Et ſur ſon collier eſt écrit;
J'appartiens à la baſſe Envie.
L'ami des Dieux en tournoyant,
Faute d'un peu de la galette

Dont Enée avoit la recette,
Jette au ſentinelle abboyant
Un beau jetton d'Académie.
Au vol à peine eſt-il happé,
Que voilà ma bête endormie ;
Et mon bel eſprit échappé.
Enfin d'un pied libre il arpente
Les côteaux, les prés & les bois,
Séjour de la race innocente
Des bons humains de qui ſont choix
Minos, Eaque & Rhadamante.
Que ſon ame alors eſt contente !
Elle le fut moins mille fois
Le jour qu'une juſte patente,
A la pluralite des voix,
L'inſtalla parmi les Quarante ;
Bien que la folle vanité
De l'aſtrolabe du Parnaſſe,
Ne marque plus de cette place,
Qu'un pas à l'immortalité.
Auſſi gagnoit-il bien au change ;
Car la différence eſt étrange
Entre habiter l'aſyle heureux
Que Virgile a ſi bien ſu peindre,
Où de la Camarde aux yeux creux
Le trébuchet n'eſt plus à craindre ;

Entre s'égayer à jamais
A l'ombre des vaſtes ſorêts,
Dans les jeux, les ris & la danſe,
Et s'appeſantir les eſprits
Sous les faſtidieux lambris
D'un vieux palais en décadence;
Et là, non pas pour un moment,
Mais deux heures tout d'une haleine,
Végéter trois fois la ſemaine,
Environné, Dieu ſait comment;
Puis finir pour derniere aubaine,
Par emporter au monument
Deux mots d'éloge à la douzaine,
Noyés dans un froid compliment.
Ah! comme il ſaute au col d'Horace,
Et que de bon cœur il embraſſe
Ce cher & bien aimé patron
Qui fut ſa lance & ſon égide!
Tel au col de l'aimable Ovide
Sauteroit le joyeux Piron;
Tel on verroit plein d'allégreſſe,
Mais plus grave dans ſa tendreſſe,
D'Olivet baiſer Ciceron.
Vous voici donc en-deçà l'onde,
Lui dit l'Anacréon Romain,
Et nous vous poſſédons enfin

En lieux où tout plaiſir abonde?
Venez, venez, ſorti du ſein
Des Lettres & de la Faconde,
Soyez le bien venu chez nous;
Mais cependant je perds en vous
Un bel écho dans l'autre monde.
Un moment, dit le compagnon,
A revoir: excuſez de grace,
Voilà mon Mécene qui paſſe....
Bon jour, Monſieur l'Abbé *Bignon*.
Monſieur l'Abbé *Bignon* s'arrête:
Eh! mon pauvre Danchet, bon jour.
Monſieur l'Abbé, le beau ſéjour!
Qu'il y fait bon! que je m'apprête
De vous y bien faire ma cour!
L'expreſſion vous paroît folle
Et bizarre en pays auſſi
Républicain que celui-ci;
Folle ou non, je vous tiens parole.
Jadis vous diſant grand merci,
Je jurai, j'en ai ſouvenance,
Que ma vive reconnoiſſance
M'accompagneroit juſqu'ici:
Je veux qu'elle ſoit éternelle;
Point de chicane là-deſſus.
Et puis quand on a l'ame belle,

La gratitude peſe-t-elle ?
Elle n'eſt qu'un plaiſir de plus.
Ceci te vaille une épitaphe,
Brave Danchet, tu parlois d'or;
Ton fidele Hiſtoriographe
En pleure de tendreſſe encor,
Et je n'en pleure pas ſans cauſe.
Si tu vois Monſieur de Livry,
Que tu ſais qui m'a tant chéri,
Dis-lui pour moi la même choſe.
Lors un objet bien ſingulier
Frappa les yeux du nouvel hôte;
Oh! oh! ſe mit-il à crier,
J'attrape don Virgile en faute!
Ah! que d'aimables vérités
Le méchant m'avoit déguiſées!
Quel ſuccroit de félicité!
Des femmes aux Champs Eliſées!
Ceci releve bien le prix
D'une habitation ſi belle,
Monſieur l'Abbé, dans ce pays,
Regretterions-nous l'*Isle-belle*!
Auſſi j'étois ſouvent ſurpris
Que dans ces demeures divines,
Le Poëte peu galant n'eût mis
Que des Héros, ſans Héroïnes.

Pourquoi ce trait d'inimitié ?
Pourquoi de l'Héroïne eſpece
Souffler la plus belle moitié ?
L'Olimpe étoit-il ſans Déeſſe ?
Point de femmes, point de plaiſir :
Ce fut toujours là mon ſyſtême.
Tout cercle devroit s'en choiſir ;
Et vous dirai-je que c'eſt même
Faute de femmes, qu'aujourd'hui
L'on voit en pleine Académie,
Aux pieds de Minerve endormie,
Siéger la pareſſe & l'ennui.
De ce même ennui les ſymptômes
Menaçoient le front clair & net
Du digne héritier des Jérômes,
Si le devancier de Greſſet,
Ravi de ſe revoir en femmes,
N'eût pris le parti du *Tacet*,
Pour courir ſaluer huit Dames.
Sur un tertre émaillé de fleurs,
En belles Mymphes printanieres,
Et repréſentant les neuf ſœurs,
Brillent *la Suze* & *Deshoulieres*,
Villedieu, *Sevigné*, *Lambert*,
D'Aunois, *Cailus* & *la Feyette* :
La ronde ainſi n'eſt pas complette,

Et ſens très-bien ce qu'elle y perd,
A ce beau cercle de lumiere,
Honoré de neuf trépieds d'or,
Une place eſt vacante encor,
Et cette place eſt la premiere ;
Puiſſe-t-elle vaquer, hélas !
Long-tems par de-là mon trépas !
Car vous ſeule y devez prétendre,
Vous ſeule y monterez un jour ;
Vous dont le pinceau noble & tendre
A peint les *malheurs de l'amour*.
A ce rang-là, je vous appelle ;
Et ſi ce nouvel Hélicon
Se veut élire un Apollon,
Vous propoſerez Fontenelle,
Après que d'un air d'enjouement,
A ces neufs Muſes de la France,
Le nouveau venu, galamment
Eut fait très-bas la révérence,
Et très-haut un long compliment,
De-là dans le vallon charmant,
Je vis une tête éminente ;
Entre mille autres rayonnante ;
C'eſt la tête du grand Armand,
Notre fondateur. Quelle joie,
S'écria-t-il tout tranſporté !

Oh ! parbleu, je veux qu'il me vole.
Il vole au Héros tant vanté ;
Et ne ſe poſſédant pas d'aiſe,
S'incline en toute humilité,
Lui baiſe les mains, les rebaiſe.
Monſeigneur, une éternité,
Pour pouvoir vous payer ma dette ;
Vous voyez un pauvre Poëte
Qui vous doit l'immortalité.
A moi, replique le grand Homme ?
Oui, Monſeigneur, je vous la dois,
Et depuis trente-ſix ans, comme
Académicien François.
Eh ! quoi, de mon Académie,
Reprit le noble Inſtituteur,
On parle encore en l'autre vie !
Si l'on en parle, Monſeigneur !
Le doute eſt d'une étrange eſpece.
Oui certes, & malgré les jaloux
On parlera d'elle ſans ceſſe,
Comme elle, ſans ceſſe de vous ;
Plus que du riant domicile
Dont aux Rois vous avez fait don ;
Plus que de l'auguſte maiſon
Qui de la doctrine eſt l'aſyle,
Que de la rue & de la ville

Qui porte votre fameux nom.
Je m'en étonne avec raiſon ;
Dit l'ombre en toque enluminée ;
C'eſt mon étoile fortunée
Qui ſans que j'y penſe, vous ſert.
Je me ſouviens de la journée
Où je fus pris un peu ſans vert ;
Ce fut à la fin d'un deſſert
Que me préſentant ſa requête ;
Ce folâtre de Boiſrobert ;
Me fourra ce plan dans la tête ;
Mais depuis long-tems là-deſſus
Mon cœur indifférent ſommeille.
Vous l'avouerai-je, un peu confus ?
Ce fut du moment que je fus
La réception de Corneille.
Eh ! Monſeigneur, pardonnez-la ;
Dit l'autre que l'aveu démonte ;
Nous n'avons pas ſur notre compte
Deux fautes comme celle-là.
Au nom du défenſeur des Doges ;
Votre illuſtre & digne neveu ;
En faveur d'un ſiecle d'éloges ;
Où pas un de nous, dans le feu
De ſon génie enthouſiaſte ;
Peignant celui de Richelieu ;

N'oublia de le nommer *vaſte* ;
Laiſſez-vous attendrir un peu.
Bon ! dit l'ambitieux, à d'autres :
Plaiſans éloges que les vôtres !
Le bel hommage que l'encens,
Qu'à titre égal en même-tems
Seguier revendique & partage !
Vous ignorez donc aujourd'hui,
Répond Danchet prenant courage,
Qu'à peine on parle encor de lui ?
Son nom n'eſt preſque plus d'uſage,
Ou célébré bien rarement :
De vous, le récipiendaire
Paſſe net à Louis le Grand,
Et de notre aveu laiſſe en blanc
Le Héros intermédiaire.
Dans le fond des eaux du Lethé
Le ſecond protecteur jetté,
Rendit le premier plus traitable;
Enſuite ayant appris combien
Du moindre Académicien
Le mérite eſt recommandable,
Combien de ce corps aſſidu
Le travail & les exercices
Au public ont déja rendu
De conſidérables ſervices,

Et le plaiſir divin qu'ont eu
Princes, Princeſſes, Rois & Reines,
Quand ce dernier des Parlemens,
Dans tous les grands événemens,
Au rang de nos cours ſouveraines,
A déclamé ſes complimens :
A tant d'éclat dont elle brille,
Il eſt trop heureux d'avouer
Que l'Académie eſt ſa fille,
Et l'exhorte à continuer,
Lui promettant gloire & durée ;
Si juſte en ſes élections,
Elle ne donne point entrée
A la cabale, aux factions.
Or ſur ce point ſoyez tranquille ;
Lui dit le zélé Vétéran ;
A nos clartés fiez-vous en ;
Et croyez la brigue inutile.
Nous faiſons ; quand on nous reçoit ;
Un ſerment qui la décourage ;
Nous jurons à l'Aréopage
De ne laiſſer qui que ce ſoit
Aſſuré de notre ſuffrage ;
Anathême ſur qui s'engage.
Louis, qui lui ſeul auroit droit
D'exiger toute obéiſſance ;

Ce Roi dont le pouvoir immenſe
Se fait ſentir à tant de Rois,
N'étend pas ſa pleine puiſſance
Sur la liberté de nos voix.
Avec un pareil avantage,
Et ce qu'on doit à ſon ſerment,
Aux protections rendre hommages,
Ne pas opiner librement,
Seroit n'avoir foi ni courage.
Auſſi ces Meſſieurs voyant tous
Fermier, Miniſtre, belle & Prince
Les ſolliciter à genoux
En faveur d'un ſujet trop mince,
Aimeroient bien mieux noblement,
Par un abus moins illicite,
S'ils ne pouvoient faire autrement,
Aller au devant du mérite,
Que contre un ſi beau reglement:
La juſtice eſt leur élément
Et leur qualité favorite.
J'ai par un trait original,
J'ai moi-même, en pareille affaire,
Durant vingt ans ferme & loyal,
Donné mon ſuffrage à *Nadal*,
Préférablement à *Voltaire*.
Mais, interrompt le Cardinal,

N'oubliez pas le capital :
Avant l'eſprit & le génie,
Examinez ſur-tout les mœurs :
Point d'étourdis, point de moqueurs,
Point de libertins, je vous prie.
C'eſt ce qu'auſſi nous évitons,
Répond l'homme ſage & ſincere ;
Croyez que nous nous arrètons
Moins aux talens qu'au caractere ;
Comptez ſur quarante Catons,
Vous ne vous tromperez de guere ;
Et pour que vous n'en doutiez pas,
Vous-même, jugez de la choſe,
Poëtes n'ayant pas plus de rats
Que de vieux écrivains en proſe.
Force gens en petits rabats,
Des Grands de la Cour, des Prélats,
Voilà tout ce qui nous compoſe.
L'expérience rend matois,
On ne nous y prend pas deux fois,
Et je n'ai pas la tète ſaine,
Où de long-tems ſur le tableau
Nous ne trouverons un Boileau,
Et moins encor un la Fontaine.
En ſtyle ſimple & ſans apprèts,
La choſe ainſi contée au maître,

(Peut-être un peu moins comme elle eſt,
Que telle qu'elle devroit être).
Pour aller vanter ce ſuccès
A ſon bon ami Ximenès,
Le grand Armand quitte la place,
Et l'heureux Danchet, pour jamais,
Alla rejoindre ſon Horace.

TOUT EST BIEN COMME IL EST.

CONTE EN ROMANCE.

AU gré du ſexe charmant,
Amour cherchoit un remede
Au ſombre ennui qui poſſede
L'amante près de l'amant.
Dans ce deſſein, on aſſure
Qu'un jour il prit le chemin
De la forge où la Nature
Fabrique le genre humain.

La carte de Cupidon
Met cette forge divine
Sous une aimable colline
Où croît le plus fin coton.
Deux jolis piliers d'ivoire,
De l'ébene & du corail,
Du ſacré laboratoire
Forment le petit portail.

Les ris, & les jeux badins,
Par qui la flamme s'allume,
Volent auprès de l'enclume

Que bat le Dieu des jardins ;
Du Cyclope infatigable
Le marteau va jour & nuit,
Et par un ſort admirable,
Frappe ſans faire de bruit.

Quand à grand coup redoublé
Le fer eſt battu de reſte,
Et que la fonte céleſte
Dedans le moule a coulé,
La Nature prompte & ſage,
Qui de la part du Deſtin
Préſide ſur tout l'ouvrage,
Y met la derniere main.

Le fils de Vénus entra
Juſqu'au fond du ſanctuaire,
Où le mortel téméraire
De ſes jours ne pénétra.
Les forgerons de Cytheres
Reçurent leur Souverain,
Comme l'on reçoit ſa mere
Dans les forges de Vulcain.

Bon jour, bel enfant, bon jour ;
Dans ces lieux dont je diſpoſe,
Puis-je pour vous quelque choſe,

Dit la Nature à l'amour?
Le Dieu répond : je deſire,
Sans différer un inſtant,
Aux belles de mon Empire,
Rendre un ſervice important.

Que l'homme puiſſe à ſon gré
Se deſſaiſir en main ſûre
Du morceau de ſa figure
Que vous m'avez conſacré.
Faites ſi bien votre compte,
Que tournant ſur une vis,
Cet endroit-là ſe démonte,
Et ſe mette à *remotis*.

Nature ayant ſa leçon,
Cupidon prit congé d'elle,
Et ſur le nouveau modele
L'homme eſt bâti de façon,
Que le plus ſolide immeuble
Des amans & des époux,
N'eſt plus déſormais qu'un meuble
Le plus mobile de tous.

Mais tel étoit l'art divin,
Que ſi l'affaire allongée
N'étoit à ſon apogée,

On tournoit la vis en vain :
L'envoi ne ſe pouvoit faire,
Que l'amour de ſon cachet ;
Et du grand ſceau de Cythere,
N'eût bien ſcellé le paquet.

L'homme étant ainſi formé,
Le beau ſexe en patience,
Du nôtre ſoutint l'abſence
Et n'en fut plus allarmé ;
De ce qui rend infidele
L'abſent n'étoit plus porteur,
Et toujours avec la belle
Marchoit le conſolateur.

L'époux ſortant de chez ſoi
Laiſſoit à ſa chere épouſe,
Nouvelle encore & jalouſe,
Cet ôtage de ſa foi :
Le paſſe tems des fillettes,
Grace aux vigoureux hochet
Quand elles reſtoient ſeulettes
N'en ſouffroit aucun déchet.

Chacune de s'en munir,
Baſques de courir ſans ceſſe ;
Beaux paquets à leur adreſſe,

D'aller & de revenir.
Il n'eſt grêle ou vent qui puiſſe
Retarder un tel envoi,
Et la tourriere & le Suiſſe
N'eurent jamais tant d'emploi.

Vous noterez qu'à ce jeu,
Outre que celui qu'on tronque
Ne trouve plaiſir quelconque,
Il riſque encor ſon enjeu.
Un dépôt de cette eſpece
Ne ſe faiſoit pas ſans peur;
Mais eſt-il rien qu'on ne laiſſe
Par-tout où reſte le cœur?

Auſſi plus d'un accident,
Et plus d'un tour de friponne
Fit d'une action ſi bonne
Repentir l'homme imprudent.
Tous les jours la négligence,
Ou l'appétit déréglé,
Coutoit cher à l'indulgence
De quelque abſent mutilé.

Le beau rameau d'olivier,
Qui fait la paix du ménage,
Eſt par un mari volage

Prêté pour le jour entier.
Le ſoir hymen le reclame ;
La nuit, s'il ne revient pas ;
Du mari près de ſa femme
Imaginez l'embarras.

Par mégarde une autre fois,
Une Agnès, au lieu du vôtre,
Vous en renvoyoit un autre
Où vous perdiez deux ſur trois
Et bienheureux ceux qui purent
En ſauver encore un tiers ;
Mille honnêtes gens en furent
Pour les gages tout entiers.

A l'affut de ce butin,
Une mere de famille,
Dans les joujoux de ſa fille
Furetoit ſoir & matin.
La prude, mal aſſiſtée
Dans ſes beſoins importuns,
De la belle accréditée
Eſcamottoit les emprunts.

Le vieux jaloux déſolé,
Ne fermant plus la prunelle,
Quelque fois dans la ruelle

Trouvoit le drôle iſolé.
Alors, ne vous en déplaiſe,
L'impitoyable vieillard,
Sans ſcandale & tout à l'aiſe
Vous faiſoit un abaillard.

A ſon galant morfondu
La Dame avec un ſourire,
En étoit quitte pour dire:
Mon ami, je l'ai perdu.
Auſſi-tôt affiche énorme:
Tout par ſon nom s'y nommoit;
Même on y gravoit la forme
Du bijoux qu'on reclamoit.

Que dirons-nous du chagrin
Et de la rumeur affreuſe,
Qui d'une grande emprunteuſe
Cauſa le trépas ſoudain.
Les Commiſſaires poſerent
Le ſcellé ſur ſes-effets,
Et ſous le ſcellé reſterent
Trente ou quarante paquets.

Meſſieurs les intéreſſés;
Privés de tout exercice,
Des longueurs de la juſtice

Furent fort embarraſſés ;
Sur-tout ceux que la décence ;
Et l'honneur de leur état
Réduiſoit à l'impuiſſance
De faire le moindre éclat.

Le cavalier effronté
Se plaint tout haut qu'on le vexe ;
En fait juge le beau ſexe
Qui crie à l'iniquité.
La procédure s'acheve,
Nouvelle oppoſition ;
Enfin le ſcellé ſe leve,
On fait exhibition.

Perſonne à la vérité
N'y ſauroit trouver à mordre ;
La défunte avoit de l'ordre,
Tout eſt bien étiqueté.
Gens de Cour & gens d'affaires,
Gens de robe & gens de bien,
Abbés & Révérends Peres,
Chacun retrouva le ſien.

Auſſi n'eſt-ce rien au prix
De ce qu'une Meſſaline
Entreprit à la ruine

De l'empire de Cypris.
Chez elle étoient en fourriere
Bidets rares & communs ;
Elle étoit la tréſoriere
De la Caiſſe des emprunts.

Un beau matin haut le pied,
A ſon comptoir elle manque ;
Madame emporte la banque
Et fait rafle ſans pitié.
Amour & galanterie
N'eurent bientôt qu'à décheoir.
C'étoit une loterie :
Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon ſentit l'abus :
Pour en prévenir la ſuite,
Ce Dieu revolant bien vite
A la forge de Vénus,
S'en remit à la Nature
De leur commun intérêt.
De là nous devons conclure,
Que tout eſt bien comme il eſt.

⁂

LE REQUIN.

CONTE.

MUSE, de grace au fait & point d'exorde.
Des Ecumeurs, gens ſans miſéricorde,
Firent deſcente à je ne ſais quel port.
Et tout de ſuite y deſcendit la mort,
L'affreux dégât, le viol équivoque,
Qu'Agnès redoute & dont Barbe ſe moque;
L'ardente ſoif du ſang & du butin,
Tant d'autres maux, le ſacrilege enfin,
Péché mignon des ames ſcélerates.
Ce dernier-ci conduiſit les Pirates
Dans un couvent de Peres Cordeliers.
Châſſes, Encenſoirs, Croix, Soleils, Chandeliers,
Vaſes ſacrés, tout fut de bonne priſe;
Burettes, Brocs, le Cellier & l'Egliſe,
Tout fut pillé. Notez que les Vauriens
N'étoient pourtant Juifs ni Turcs, mais Chrétiens,
En qui peut-être eût agi le ſcrupule,
S'ils n'avoient pas, dans plus d'une cellule,
Trouvé de quoi ſe dire: eh! ventrebleu,
N'en ayons point, puiſqu'il en eſt ſi peu.

Quoi trouvé donc? quoi? gentilles Commeres,
Que ſur la nef on mene avec les Peres,
Pour y paſſer le tems dorénavant,
Eux à ramer, elles comme au Couvent.
Pere Grichard, bilieuſe pécore,
Prêche & fulmine en pieux Matamore ;
Pere Grichard eſt traité d'étourneau,
Et pour réponſe on vous le jette à l'eau.
D'autres encor de prêcher ont la rage,
Ils prêchoient donc, mais ſur un ton plus ſage :
Quand le plus fier de tous les ouragans,
Mieux qu'un ſermon convertit nos Brigands.
Les voilà tous devenus des Panurges,
Se fiant moins à Dieu qu'aux Thaumaturges,
Et promettant chandelle à tous les Saints
Du Paradis & lieux circonvoiſins.
Tout l'équipage aux pieds de la chiourme,
On crie, on pleure, on ſanglotte, on ſe gourme :
Mea culpâ, mon pere, mon mignon,
Ce n'eſt par moi, c'étoit mon compagnon.
Moine de dire, en faiſant griſe mine,
Punition & vengeance divine !
Le bon Larron, contrit comme à la croix,
De ſe vouer à Monſieur Saint François,
S'il en échappe. A l'inſtant le tems change ;
Vous euſſiez dit que ſur l'aîle d'un Ange,

Le Séraphique avoit dit : QUOS EGO.
Le Ciel reprend l'azur & l'indigo,
L'eau reverdit. & ſa claire ſurface
S'applaniſſant, redevient une glace ;
Tout rentre enfin dans ſon premier état ;
Tout, j'y comprends le cœur du ſcélerat.
Il rit du vœu formé pendant l'orage ;
Le Capitaine abſout tout l'équipage,
Réuniſſant les deux pouvoirs en ſoi,
Et ſur ſon bord étant Pontife & Roi.
Buvons, rions, chantons, dit le Corſaire ;
Frappe, Commite, & vogue la galere.
Les Penaillons diſoient : vous avez tort ;
On fait la figue au Saint plus près du port ;
De Pharaon tel étoit le vertige,
Moïſe auſſi coup ſur coup le fuſtige.
Le Chef repart : qu'on ait tort ou raiſon,
Ramez, faquins : belle comparaiſon
De fouët à fouët, la verge de Moïſe
Et le cordon de Saint François d'Aſſiſe !
Trois jours avoient coulé ſans accidens ;
Le quatrieme, ainſi qu'entre leurs dents
Les gris vêtus prioient leur Patriarche
De ſe venger en purifiant l'arche,
L'un deux ſoudain s'écrie : ah ! le voilà.
Qui ? Saint François ! où ? ſur l'eau, là-bas, là ;

Tenez, voyez vis-à-vis de la poupe.
Sur le tillac auſſi-tôt on s'attroupe.
Oui, c'eſt, dit-on, vraiment un Cordelier.
C'en eſt bien un, le fait eſt ſingulier.
En pleine mer, un homme, n'en déplaiſe,
Qui paroit même être là fort à l'aiſe.
C'eſt, s'écrioit un moinillon fervent,
C'eſt ce grand Saint qu'à la merci du vent,
Dans le péril, ingrats, vous reclamâtes ;
Mon œil d'ici diſtingue les Stigmates.
Je vois, je vois l'Ange exterminateur
Le bras levé ſur le profanateur :
Tremblez, méchans. La frocaille en tumulte
Paſſoit déjà de l'eſpoir à l'inſulte.
La ſoldateſque incertaine, tout bas,
Se demandoit : l'eſt-ce ? ne l'eſt-ce pas ?
La nuit laiſſa leur ame irréſolue ;
L'indévot crut avoir eu la berlue,
Et du Soleil attendoit le retour :
Il reparoît. On revoit tout le jour
Le même objet à pareille diſtance.
Lors le relaps incline à pénitence.
C'eſt Saint François, qui pourroit-ce être donc ?
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.
Le Commandant, dont la viſiere eſt nette,
Pour le plus ſûr met lœil à la lunette,

Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point ;
Je vois capuche & froc, c'eſt de tout point
Un Cordelier bien vif, bien à la nage,
Voulant venir peut-être à l'abordage ;
Il faut l'attendre. Hola ! ho ! le grapin.
Chacun ſe ſigne, au cri du Turlupin ;
D'horreur le poil en dreſſe à tout ſon monde ;
L'objet s'enfonce diſparoît ſous l'onde.
A l'inſtant ſouffle un vent plus que gaillard,
Et, fut-ce un coup du Ciel ou du haſard,
Vous en allez ſavoir le pour & contre.
Tout au plus près le nageur ſe remontre ;
Le grapin tombe, accroche & tire, qui ?
Etoit-ce bien un Cordelier ? nenni :
Car de par Dieu, ſa mere, & Saint Antoine,
Jamais l'habit ne fit ſi peu le Moine.
C'étoit au vrai l'habit d'un Franciſquain,
Mais ſous lequel ne giſſoit qu'un Requin,
Poiſſon goulu, vorace, Anthropophage,
Poiſſon béant, Poiſſon pour tout potage ;
Mais un Poiſſon frocqué : par quel haſard ?
Vous avez vu noyer Pere Grichard ;
Figurez-vous ce Requin qui le gobe,
Non pas avec, mais par deſſous ſa robe.
Des pieds au cou tantôt il fut grugé ;

Et là du tronc la tète prit congé.
Le froc alors préſentant l'ouverture,
Avoit du monſtre embeguiné la hure,
Et de ce jour, quèteur humble & gourmand,
Frere Requin ſuivoit le Bâtiment.

TIRLIBERLY.

CONTE.

LISE couchée, au retour de l'Egliſe,
Diſoit à Jean: mon Dieu, le bel outil!
Quel eſt ſon nom? *Tirliberly*, dit-il.
Tirliberly ſera vraimeut, dit Liſe,
Dorénavant mon bijoux favori.
Tirliberly mit toute ſon entente
A bien ouvrer, tant qu'en peu dépéri,
Jean ſe ſouvint qu'il avoit une tante,
Et s'embarqua pour le Pondichéry.
Au bord de l'eau, grands adieux; on s'embraſſe,
Propos de femme & fadeurs de mari:
Liſe au revoir. Jean, mon ami, de grace,
Laiſſe-le moi; quoi? le *Tirliberly.*
L'homme eut beau dire, & beau rire, & beau faire,
S'il ne le laiſſe, il ne partira point.
Liſe l'a dit: donc pour la ſatisfaire,
Jean fouille & prend par deſſous ſon pour-point
N'importe quoi; tout ce qui vint à point,
Propre à donner le change à l'ingénue;
Quoi que ce fût: tiens, dit-il le voilà;
Cours après, cherche, & ce diſant, il rue

Ce qu'il tenoit, dans l'herbe haute & drue:
Puis ſur le champ monte en mer & s'en va.
Or n'ayez peur que ſimple ou trop honnête,
Liſe, à tourner inceſſamment la tête
Vers le Vaiſſeau, gagne un torticoli:
Ce n'eſt le point où ſon eſprit s'arrête;
Tout ſon penſer viſe au *Tirliberly.*
Oncq on ne vit chien plus âpre à la quête,
Vaine recherche! elle ne trouve rien.
Dieu ſait l'angoiſſe. O douleur ſans pareille!
Las! j'ai perdu le plus beau de mon bien;
Tirliberly! que ma voix te réveille;
Par deſſus l'herbe à mes cris, leve-toi.
A mon aſpect tu croiſſois à merveille,
Et tu ſemblois avoir des yeux pour moi.
Tirliberly, ſeras-tu ſans oreille?
A ce haut cris dans les airs épandu,
Sort de la roche un jeune Anachorette,
Frais comme Roſe, & qui ſous ſa jaquette
A plus & mieux que Liſe n'a perdu.
Pere, aidez moi, dit la Belle éplorée:
Vous me voyez pis que déſeſperée
Pour un bijoux dans l'herbe enſeveli;
Bijoux, vraiment qui paſſe le joli.
Sans lui je meurs, ſans lui rien ne m'agrée;
Il me valoit lui-ſeul tout l'Empirée.

Ce bijoux rare a nom *Tirliberly* :
Savez que c'eſt, ſi connoiſſez la pompe
De ce bas monde : Hélas ! un mal-adroit
Me l'a fait perdre, & ſi je ne me trompe
Il eſt tombé non loin de cet endroit.
Tenez ; cherchons : nous y voici tout droit.
Mû de pitié, le pauvre Solitaire
Tout bonnement cherche & cherche à tâton
Sans ſavoir quoi. Tel un viſionnaire
Cherche le jour dans la nuit de Newton ;
Ou ſi l'on veut, tel un ſavant Breton (1),
Grand ſcrutateur de forme planetaire,
Deſſous le Pôle, en cherche une à la terre.
De charité le jeune homme rempli,
Met donc le front & le nez dans les herbes,
Et retrouſſé juſqu'au *Tirliberly*
En laiſſe voir un tout des plus ſuperbes.
L'appercevant, Liſe jette un grand cris ;
Ah ! le voilà ! l'Hermite ſe redreſſe,
Et prenant part à ſa vive allégreſſe,
Demande à voir un bijoux ſi cheri.
Liſe lui dit : vous l'avez, & le preſſe
De le lui rendre. A cela l'homme Saint
Reſte muet. Elle inſiſte, il ſe plaint

---

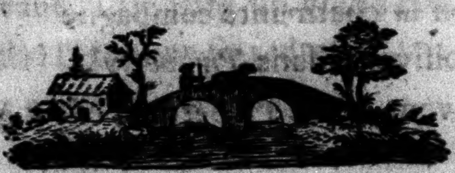
(1) M. de Maupertuis.

D'un tel ſoupçon, & conſent qu'on le fouille.
Liſe y procede & ſaute à la quenouille
Avec laquelle Eve nous a filés.
Gens au déſert par la grace exilés,
Antoines, Pauls, Hilariens, Arſennes,
L'Eſprit malin vous a bien fait des ſiennes,
Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais
Si lutinés, ni ſerrés de ſi près.
Tirliberly trahit enfin ſon Maître,
Le Jouvenceau ſúccombe innocemment.
Liſe innocente encore en ce moment,
De ſa main propre emprisonne le traître,
Et d'innocence en innocence, ainſi
Jean fut très-Jean, mais Liſe en fut auſſi
Bien plus ſavante, apprenant de ceci
Qu'un mari peut aller à la campagne,
Sans pour cela, qu'en ce ſiécle poli,
A la maiſon ſa charmante compagne
Demeure oiſive ou ſans *Tirliberly*,
Et que ſouvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

* * *

L'Y GREC.

MARC une Béquille avoit
Faite en fourche, & de maniere,
Qu'à la fois elle trouvoit
L'œillet & la boutoniere,
D'une indulgence pléniere
Il crut devoir ſe munir,
Et courut, pour l'obtenir,
Conter le cas au Saint Pere,
Qui s'écria : Vierge Mere!
Que ne ſuis-je ainſi bâti ?
Va, mon fils, baiſe, proſpere;
Gaudeant bene nati.



LE LACONISME.

CONTE.

CHEZ un Seigneur un Moine fut ;
Le Diable apparut à ſa vue :
Choiſis des trois, dit-il, ou tue,
Ou bois, ou fornique : opte. Il but.
En buvant, la Dame lui plut.
Le Mari qui faiſoit un ſomme,
S'éveille & voit le couple en rut,
Veut le tuer ; mais le Saint Homme
Prend un chenet, frappe & l'aſſomme.
C'eſt où l'attendoit Belzébut.

LE MÊME AUTREMENT.

A Frere Luc, dans un Caſtel oiſif,
Le Diable dit d'un ton impératif :
Bois, ou fornique, ou bien occis ton hôte.
Si n'obéis, je t'étrangle ſans faute :
Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.
Le Moine alors de s'enivrer fit choix :
Si qu'il advint qu'au fort de ſon ivreſſe,
Le porte-froc vous baiſa la Maîtreſſe,
Puis envoya l'Epoux chez ſes ayeux.
Pour moi, je donne au Diable à faire mieux.

LES DEUX MALADES.

CONTE.

UN pauvre Here, enfant de l'Hélicon,
Giſſoit mourant à peu près ſur la paille,
Et pour payer caſſe & Catholicon,
Dans ſon coffret n'avoit denier ni maille.
Un gros banquier regorgeant de moitraille,
En même tems étoit malade auſſi.
Guériſſez-moi, s'écrioit celui-ci:
Voilà de l'or. Chers enfans d'Eſculape,
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe,
Je vous deſtine au Pinde un beau loyer.
La Faculté vers ce lieu ne galope,
En l'autre part elle aime à giboyer;
Si que bien-tôt de Vernage à Procope,
Ce dit l'Hiſtoire, & d'Aſtruc à Boyer,
Depuis le Cedre enfin juſqu'à l'Hyſſope,
Auprès de lui notre Veau d'or eut tout;
Au pauvre Diable il reſta la nature.
Concluſion; le pauvret eſt debout,
Et le Richard eſt dans la ſépulture.

L'ACCOMMODEMENT DE LA VÉRITÉ

ET DE LA CHARITÉ.

CONTE.

LA Vérité, la Charité,
Si rares au Siécle où nous ſommes,
Etoient le plus beau don qu'eût fait le Ciel aux hommes,
Avant qu'ils l'euſſent irrité.
Mais ces aimables Sœurs ont quelquefois querelles;
Le plus habile a peine à les concillier.
L'une eſt toujours ardente, & ſignale ſon zéle;
L'autre eſt inexorable, & ne ſauroit plier
S'il faut prendre parti, le choix eſt difficile;
Voyons de quelle adreſſe, à franchir ce pas là,
Sut uſer un Docteur habile,
De l'Ecole de Loyola.
Dans Paris, une jeune Fille,
Héritiere d'un gros Banquier,
Etoit l'honneur de ſa famille,
Et l'ornement de ſon quartier.
Plus d'un Galant chercha à lui plaire;
Mais entre les devoirs rendus

Près

Près de la Fille & de la Mere ;
Les ſoins d'un jeune Mouſquetaire
Semblent les plus ardens & les plus aſſidus.
La Mere prudente, attentive,
Juge à propos d'entrer en explication,
Et d'une recherche ſi vive
Approfondit l'intention.
Ma vue eſt toute légitime,
Répond fierement l'Amoureux ;
Si je puis devenir heureux,
Ce ne ſera pas par un crime.
Faut-il quelqu'éclairciſſement
Sur mes moyens, ſur ma Nobleſſe ?
Chez le Pere Recteur de la Maiſon Profeſſe,
On peut en avoir aiſément.
Quoi ! le Pere Recteur ? dit la bonne Maman ;
Le témoignage eſt bon. Je connois ſa droiture,
Et j'aurois pour ſon ſentiment
Même foi que pour l'Ecriture.
Ces mots, au cœur du jeune Amant,
Font luire un rayon d'eſpérance.
Il vole, ſans perdre un moment,
Au Couvent de ſa Réverence.
„ Cher Pere, lui dit-il, mon ſort eſt en vos mains ;
„ Un mot de votre part, contraire ou favorable,
„ Va bien-tôt de tous les humains,

„ Faire le plus heureux , ou le plus miſérable.
Il s'explique , & le Pere eſt touché vivement
D'un diſcours que l'Amour rendit plus pathétique,
Que tous ceux qu'enfanta l'art de la Rhétorique.
„ Je ſuis à vous , dit-il ; mais j'ignore comment...
„ Ecoutez , reprend-il , je roule une penſée
„ Qui va vous paroître inſenſée ,
„ Mais qui peut à vos vœux ſervir utilement.
„ Je connois un Richard jaloux à toute outrance ,
„ Et qui , pour échapper au Deſtin des Cocus ,
„ Offre cinquante mille écus
„ A quelque homme de confiance ;
„ Qui de ſa chere Epouſe aſſure l'innocence
„ Par de ſages avis , par ſon inſpection ;
„ Mais à cette condition ,
„ Que , pour ſon entiere aſſurance ,
„ Cet Argus ſe ſoumette à l'opération ,
„ Qui n'eſt pas ſi commune en France
Que chez certaine Nation.
„ Si cet Emploi ſuffit à votre ambition ,
„ Vous en aurez la préférence....
„ O l'admirable expédient ,
„ Pour avancer mon Mariage ,
S'écria notre Adoleſcent !
„ Morbleu , pour les Tréſors qu'on puiſe en Orient ,

„ Pour tout l'or que roule le Tage,
„ Je ne livrerois pas ce gage . . . ,
„ Moderez ce tranſport, dit le Pere en riant,
„ Et ſoyez moins impatient;
„ Je ne perds pas encor courage.
Au domicile du Recteur
Paroît bientôt la bonne Mere;
C'étoit ſon Conſeil ordinaire,
Et peut-être ſon Directeur.
Elle parle, elle queſtionne.
„ Du jeune homme, dit-il, j'eſtime la perſonne,
„ Et reſpecte l'extraction;
„ Elle eſt depuis long-tems avec diſtinction
„ Sur les rives de la Garonne.
„ Quant à ſes revenus, je n'en ſuis guere au fait;
„ Mais je ſuis aſſuré qu'il poſſede un Effet
„ Dont il a refuſé quinze mille piſtoles.
La Mere eſt ſatisfaite, & donne des paroles.
Les vœux de notre Amant ſont bientôt exaucés,
Et les Noces ſe font, ſans ces dépenſes folles,
Sans ces apprêts vains & frivoles,
Dont la plûpart des Grands ſont trop embaraſſés.
Tout rit dans le nouveau ménage:
Sur la fin d'un repas, où regnoit la gaité,
Le Recteur s'applaudit de ſa dextérité
A conduire un pareil Ouvrage.

Il fait voir que ſa Charité
A bien joué ſon perſonnage,
Sans offenſer la Vérité.
La Maman en rit peu : la bonne créature
Voit d'un air aſſez conſterné,
Que l'effet de ſon Gendre eſt d'une autre nature
Qu'elle n'avoit imaginé ;
Et contre le Recteur à demi-bas murmure.
„ Pourquoi, diſoit-elle en ſecret,
„ Me convertir en or ce précieux effet ?
„ Pourquoi cette offre refuſée ?
„ Oh ! que l'échange me plairoit !
Mais on prétend que l'Epouſée
N'en eut pas le même regret.

EXCUSE

De Mr. Piron à Procope ſur les Vers précédant ce dernier conte.

PARFUMÉ de l'encens du Pinde,
Au ſommet duquel on te guinde;
Procope, ne rougis-tu pas
De revendiquer l'aromate,
Dont notre ſottiſe ici-bas
Suffumige un fils d'Hipocrate?

Mais quelque juſte que puiſſe être
Le chagrin que tu fais paroître,
Ne m'en veux pourtant point de mal
Chaſſe mon tort de ta mémoire:
A Sylva je te crois égal,
Si de l'égaler tu fais gloire.

Dans ſon audace illégitime,
Un autre diroit que la rime
L'auroit induit à ce faux pas;
Qu'elle en fait faire au plus habile;
Que Boileau même en pareil cas
Bronche entre Quinault & Virgile.

Mais la rime eſt-elle une excuſe
Que doive alléguer une Muſe;
Pour qui l'honneur a des appas?
Non. Fut-elle encore plus ſtérile,
Cent Richelet ne valent pas
La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je te déclare,
Marquer le ſavant ni l'ignare.
Eh, qu'importe? ignare ou ſavant,
A qui ſe rit de l'art funeſte,
Où le plus verſé très-ſouvent
Eſt le plus ſemblable à la peſte.

Des trois filandieres ſiniſtres
Je voulois nommer les Miniſtres,
Sans toucher au point déciſif,
Et ſeulement dans l'apologue
Citer d'entr'eux le plus oiſif,
Pour l'oppoſer au plus en vogue.

Oh! je te ſais l'ami des belles,
Le favori des neuf pucelles,
Le charme de tes Auditeurs,
Un Catulle, un Alcibiade;
Je te ſais mille admirateurs,
Et ne te ſais pas un malade.

L'honneur du pinde & de Cythere,
J'ai cru que tu ne ſongeois guere
A l'emploi de docte aſſaſſin,
Que tu te piquois peu de l'être.
Enfin, je t'ai cru Médecin,
Comme plus d'un Evêque eſt Prêtre.

Voilà l'eſprit de l'antitheſe;
Et pour peu qu'elle te déplaiſe,
Publie à tous mon repentir;
Je publierai mon témoignage,
Et ne craindrai plus de mentir,
En te comparant à Vernage.

Même outre la Palinodie,
En cas de grande maladie,
Dont on ne ſauroit qu'augurer;
Le coupable avec diligence
T'appellera pour aſſurer
Ou ſon ſalut ou ſa vengeance.

* * *

COUPLET.

Sur l'air : *Quel caprice, quelle injuſtice*, &c.

Qu'on me baiſe,
Plus chaud que braiſe.
Mon con, Nicaiſe,
Se préſente à toi :
Qu'on me baiſe,
Point de foutaiſe,
Viens, bande à l'aiſe;
Vite mets-le moi.
Avance donc, foutu colin,
Quoi, tu n'es pas encore en train ?
Et dans ma main,
Qu'à te branler je laſſe en vain,
Ton vit plus froid que glace
Reſte molaſſe,
Il foutimaſſe;
Quel bougre d'engin !
Mais il dreſſe,
Par mon adreſſe
Le charme ceſſe,

Qu'il eſt gros & long !
Que ſa flamme
Brûle mon ame.
Ah ! je me pâme ;
Que le foutre eſt bon !

LA BATSEBATH.

Autre fois ſur le point du jour,
Une certaine Barſabée
Après ſa Cornete lavée,
Voulut ſe laver à ſon tour.
D'abord fut pour ôter la craſſe,
Des doigts, à la jambe l'on paſſe,
De la jambe juſqu'au genou;
Et de là je ne ſais pas où:
Tant qu'à la fin, chemiſe baſſe
Elle s'en donna juſqu'au cou,
S'agitant de ſi bonne grace,
Qu'un ſage en fut devenu fou.
David du haut de ſa Terraſſe,
Je ne ſais comment l'apperçut;
Elle étoit blonde, blanche & graſſe;
Le voilà tout d'un coup en rut.
Le grand veneur de telle chaſſe
D'abord chez la Belle courut,
Croyant d'y trouver bonne place;
Il fit l'ambaſſade quil dut;
Mais avecque ſa bonne grace,
La Belle aſſez mal le reçut,

Soit pour la feinte, ou la grimace:
Mais à la fin, elle le crut.
David la joint, David l'embraſſe;
Et tant il fit qu'elle conçut
La premiere fois ce ne fut
Qu'afin de mieux marquer la chaſſe,
L'Enfant naquit, l'Enfant mourut,
Mais pour la ſeconde valut
Un Tréſor à l'humaine Race;
Car de là vint comme à Dieu plût,
De main en main, notre ſalut.
Il faut avouer que la Grace
Fait bien des tours de paſſe, paſſe,
Avant d'arriver à ſon But.

LE DÉBAUCHÉ CONVERTI.

PUISSANT Médiateur entre nous & la femme,
Qui du plaiſir ſecret nous ourdiſſez la trame,
Des feux de Prométhée ardent diſpenſateur,
Et de la gent humaine éternel Créateur;
Portaſſiez-vous encore un plus ſuperbe titre
Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre:
Ce plaiſir violent, dont je fus enchanté,
D'un tourment de ſix mois eſt trop cher acheté.
Qu'un autre que moi courre après ce vain fantôme
J'en connois le néant, grace à Monſieur ſaint Côme;
Et ſes ſacrés rechaux ſont l'utile creuſet
Où l'or faux du plaiſir m'a paru tel qu'il eſt.
J'ai ruminé ces maux que ſur ſon lit endure
Un pauvre putacier tout frotté de mercure;
Des conduits ſaliviers, quand les pôres ouverts
Du virus repouſſé filtrent les globes verts;
Quand ſa langue nageant dans des flots de ſalive,
Semble un canal impur qui coule une leſſive.
Ah! que ſur ſon grabat ſe voyant enchaîné,
Un Ribaud voudroit bien n'avoir pas déguaîné;
Qu'il déteſte l'inſtant où ſa pompe aſpirante

Tira le ſuc mortel de ſa cruelle amante.
L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,
Le teint pâle & plombé, le viſage défait,
Les membres décharnés, une joue allongée,
Sa planette atteignant ſon plus bas périgée;
Alors avec David il prononce ces mots:
La vérole, mon Dieu, m'a criblé juſqu'aux os.
Car par *malum*, David entend l'humeur impure
Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture,
D'autant que cette femme, épouſe de Nabal,
De ſon mari pouvoit avoir gagné ce mal.
Ce Nabal, en effet, eſt peint au ſaint volume
Tel qu'un compagnon propre au poil comme à la plume;
Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur
De ſes bubons enflés mépriſant la tumeur,
Lui faiſoit ſur le dos faire la caracole,
Eût-il été certain de gagner la vérole.
Auſſi je ſuis ſurpris que David ce grand clerc,
Au fait d'Abigaïl, ait pu voir ſi peu clair:
Certes beſoin n'étoit d'être ſi grand Prophète
Ni d'avoir ſur ſon nez la divine lunette,
Pour voir que de Nabal tout le ſang corrompu,
Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,
C'étoit néceſſité que ſon hardi Priape
Eût la dent agacée en mordant à la grappe.

Mais ; quoi ! vit-on jamais raiſonner un paillard ?
Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard ;
Dont quelque tems après ſa flamberge en furie
Enticha le vagin de la femme d'Urie.
De mes ébats auſſi j'ai tiré l'uſufruit ;
Mais grace au vif argent mon virus eſt détruit ;
Mon ſang purifié coule libre en mes veines,
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes ;
Du trône du plaiſir les parois reſſerrés,
Ne laiſſent plus couler mille ſucs égarés ;
Et ce moine vélu que le prépuce en froque,
De trois rubis rongeurs voit dérougir ſa toque.
Triſte & funeſte coup ! pouvois-je le prévoir,
Qu'une fille ſi jeune eût pu me décevoir ?
Deux luſtres & demi, qu'un an à peine augmente ;
Voyoient bondir les monts de ſa gorge naiſſante ;
Un cuir blanc & poli, mais élaſtique & dur,
Tapiſſoit le contour de ſon jeune fémur ;
A peine un noir duvet de ſa mouſſe légere,
Couvroit l'antre ſacré que tout mortel révére ;
Les couleurs de l'aurore éclairoient ſur ſon teint,
Elle auroit fait hennir le vieux Moufti Latin ;
Un front, dont la douceur à la fierté s'allie,
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie :
Auſſi combien d'aſſauts fallut-il ſoutenir,
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir ?

À mon honneur ! je faux, diſons mieux, à ma
honte :
Après deux mois d'égards, de ſoupirs, je la monte.
Dieu ! quelle volupté, quand ſur elle étendu
Je preſſurois le jus de ce fruit défendu !
Sa gaîne aſſez profonde, en revenche peu large,
Entre elle & mon acier ne laiſſoit point de marge ;
Le piſton à la main, trois fois mon Jean chouard
Dans ſes canaux ouverts ſeringua ſon nectar,
Et trois fois la pucelle avec reconnoiſſance
Voitura dans mon ſang ſa vérolique eſſence.
Mais, quoi ! ma paſſion s'enflamme à ce récit ;
De mes tendons moteurs le tiſſu s'étrécit ;
Mes eſprits dans mes nerfs précipitent leur courſe
Et de la volupté courent ouvrir la ſource.
Quoi donc ! irois-je en proie à de vils inteſtins
De mes os ébranlés empirer les deſtins ?
Irois-je ſur ces mers fameuſes en naufrages,
Nautonnier imprudent affronter les orages ?
Moi qui, comme Jonas qu'un ſerpent engloutit,
Ai ſervi de pâture à l'avide Petit.
Non, de la chaſteté j'atteins enfin la cime,
Là je rirai de voir cette pâle victime,
Que la fourbe Vénus place ſur ſes autels,
Traîner les os rongés de ſes poiſons mortels.
Que le Ciel, ſi jamais je vogue ſur ce gouffre,

Faſſe pleuvoir ſur moi le bitume & le ſoufre ;
Que l'infamant raſoir qui tondit Abaillard,
Me faſſe de l'Eunuque arborer l'étendart,
Si jamais enivré, fut-ce d'une pucelle,
Mon frocard étourdit ſaute dans ſa nacelle.
Tout viſage de femme à bon droit m'eſt ſuſpect ;
Quiconque a ſalivé, doit fuir à ſon aſpect.
Oui ! m'offrit-on le choix des onze mille Vierges,
Jamais leurs feux ſacrés n'allumeroient mes cierges :
Le jaloux Ottoman m'ouvrit-il ſon ſerrail,
Quand j'y verrois à nud l'albâtre & le corail
Briller ſur ces beaux corps qu'embellit la nature,
Mon Priape ſeroit un Priape en peinture ;
Je dis plus ; quand le Ciel exprès de mon côté
Tireroit la plus rare & plus ſaine beauté,
Dieu ſait ſi la chaleur de cette nouvelle Eve
Dans mon muſcle alongé feroit monter la ſeve.
Beau ſexe, c'en eſt fait, vos ébats ſéducteurs
Ne me porteront plus vos eſprits deſtructeurs ;
Je fuirai déſormais votre eſpece gentille,
Ainſi qu'au bord du Nil on fuit le Crocodile ;
Il eſt tems de penſer à faire mon ſalut ;
L'ame ſe porte mal quand le corps eſt en rut.
Lorſque l'affreuſe mort au ſec & froid ſquelette
M'aura devant le juge aſſis ſur la ſelette,

Cent

Cent mille coups de cul ne me ſauveront pas
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas :
C'eſt vous qui le premier avez fait tomber l'homme,
Par l'attrait ſéducteur de la fatale pomme ;
Mais vos culs dans l'abîme en ont plus deſcendus
Que ne feroient jamais tous les fruits défendus.
C'eſt avec vos filets que Satan nous attrape ;
C'eſt vous qui nous pouſſez ſur l'infernale trape ;
Vous ſéduiriez, morbleu, je crois, tous les Elûs.
Adieu, beau ſexe, adieu, vous ne me tenez plus.

LA MULE DU PAPE.

FRERE très-cher, on lit dans ſaint Matthieu,
Qu'un jour le Diable emporta le bon Dieu
Sur la Montagne, & là lui dit, beau Sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte Empire,
Ce nouveau monde inconnu juſqu'ici,
Rome la grande & ſa magnificence?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu veux me faire la révérence.
Notre Seigneur, ayant un peu revé,
Dit au Démon, que quoiqu'en apparence,
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvoit le faire en conſcience,
Ayant toujours oüi dire en ſon enfance,
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un tems après notre ami Belzébut
Alla dans Rome; or c'étoit l'heureux âge
Où Rome étoit fourmilliere d'Elûs:
Le Pape étoit un pauvre perſonnage,
Paſteur de gens, Evêque, & rien de plus.
L'eſprit malin s'en va droit au Saint Pere,
Dans ſon taudis l'aborde, & lui dit, frere,
Si tu voulois tâter de la grandeur;

Si j'en voulois, oui par Dieu, Monſeigneur;
Marché fut fait, & voilà mon Pontife
Aux pieds du Diable, & lui baiſant la griffe:
Le farfadet, d'un ton de Sénateur,
Lui met au chef une triple couronne;
Prenez, dit-il, ceque Satan vous donne,
Servez-le bien, vous aurez ſa faveur.
O! vous Papes, voilà l'unique ſource
De tous vos biens, comme ſavez, & pour ce
Que le Saint Pere avoit en ſon tracas
Baiſé lergot de Monſieur Satanas:
Ce fut depuis choſe à Rome ordinaire,
Que l'on baiſa la Mule du Saint Pere
Que s'il advient jamais que ces Vers-ci
Tombent es mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

ODE A PRIAPE.

FOUTRE des neuf garces du Pinde,
Foutre de l'amant de Daphné,
Dont le flaſque vit ne ſe guinde,
Qu'à force d'être patiné :
C'eſt toi que j'invoque à mon aide,
Toi qui dans les cons, d'un vit roide,
Lance le foutre à gros bouillons ;
Priape ſoutiens mon haleine,
Et pour un moment dans ma veine,
Porte le feu de tes couillons.

Que tout bande, que tout s'embraſe ;
Accourez Putins & Ribauds :
Que vois-je ?... où ſuis-je... ô douce extaſe !...
Les Cieux n'ont pas d'objets ſi beaux.
Des couilles en bloc arrondies,
Des cuiſſes fermes & bondies,
Des bataillons de vits bandés,
Des culs ronds ſans poils & ſans crottes ;
Des cons, des tettons & des mottes,
D'un torrent de foutre inondés.

Reſtez adorables images,

Reſtez à jamais ſous mes yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages ;
Mes Légiſlateurs & mes Dieux :
Qu'à Priape on éleve un Temple,
Où jour & nuit l'on vous contemple,
Au gré des vigoureux Fouteurs ;
Le foutre y ſervira d'offrandes,
Les poils de couilles de guirlandes ;
Les vits dc Sacrificateurs.

Aigle, Baleine, Dromadaire,
Inſecte, animal, homme, tout,
Dans les Cieux, ſous l'eau, ſur la terre,
Tout nous annonce que l'on fout :
Le foutre tombe comme grêle,
Raiſonnable ou non, tout s'en mêle,
Le con met tout les vits en rut ;
Le con du bonheur eſt la voie,
Dans le con gît toute la joie,
Mais hors du con point de ſalut.

Quoique plus gueux qu'un Rat d'Egliſe,
Pourvu que mes couillons ſoient chauds,
Et que le poil de mon cul friſe,
Je me fous du reſte en repos.
Grands de terre l'on ſe trompe,

Si l'on croit que de votre pompe,
Jamais je puiſſe être jaloux :
Faites grand bruit, vivez au large ;
Quand j'enconne & que je décharge,
Ai-je moins de plaiſirs que vous ?

Que l'or, que l'honneur vous chatouille,
Sots avares, vains conquérans ;
Vivent les plaiſirs de la couille !
Et foutre des biens & des rangs.
Achille aux rives du Scamandre,
Pille, détruit, met tout en cendres ;
Ce n'eſt que feu, que ſang, qu'horreur ;
Un con paroît, paſſe-t-il outre ?
Non, je vois bander mon jean-foutre ;
Le Héros n'eſt plus qu'un Fouteur.

De Fouteurs la fable fourmille ;
Le Soleil fout Leucothoé,
Cynire fout ſa propre fille,
Un Taureau fout Paſiphaé,
Pygmalion fout ſa ſtatue,
Le brave Ixion fout la nue ;
On ne voit que foutre couler ;
Le beau Narciſſe pâle & blême,

Brûlant de ſe foutre lui-même,
Meurt en tâchant de s'enculer.

Socrate, direz-vous : ce ſage,
Dont on vante l'eſprit divin,
Socrate a vomi peſte & rage,
Contre le ſexe féminin :
Mais pour cela le bon Apôtre,
N'en n'a pas moins foutu qu'un autre ;
Interprétons mieux ſes leçons ;
Contre le ſexe il perſuade ;
Mais ſans le cul d'Alcibiade,
Il n'eût pas tant médit des cons.

Mais voyons ce brave Cynique,
Qu'un bougre a mis au rang des chiens,
Se branler gravement la pique,
A la barbe des Athéniens :
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne ;
L'éclair brille Jupiter tonne,
Son vit n'en eſt point démonté ;
Contre le Ciel ſa tête altiere,
Au bout d'une courte carriere,
Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin dans l'Olympe,

Perce des culs, bourre des cons!
Neptune au fond des eaux y grimpe,
Nymphes, Syrenes & Tritons;
L'ardent fouteur de Proſerpine,
Semble dans ſa couille divine,
Avoir tout le feu des enfers:
Amis jouons les mêmes farces;
Foutons tant que le con des Garces,
Nous foute enfin l'ame à l'envers.

Tyſiphone, Alecto, Mégere,
Si l'on foutoit encor chez vous,
Vous Parques, Caron & Cerbere,
De mon vit vous tâteriez tous;
Mais puiſque par un ſort barbare,
On ne bande plus au Ténare,
Je veux y deſcendre en foutant;
Là, mon plus grand tourment ſans doute,
Sera de voir que Pluton foute,
Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble donc tes infortunes,
Sort, foutu ſort, plein de rigueurs;
Ce n'eſt qu'à des ames communes,
A qui tu peux foutre malheur:
Mais la mienne que rien n'allarme,

Plus ferme que le vit d'un Carme,
Se ris des maux préſens, paſſés:
Qu'on m'abhore, qu'on me déteſte,
Que m'importe? mon vit me reſte;
Je bande, je fous, c'eſt aſſez.

LE PRÉSERVATIF
DE L'ORGUEIL.

CERTAIN Novice auprès d'un loyoliſte,
Se confeſſoit d'être entiché d'orgueil;
Et cependant le Negre ſodomiſte,
Au Jouvenceau faiſant joyeux accueil,
Ardoit tout vif en ſon ſacré fauteuil;
Tant qu'à la fin ſous l'ardente gouttiere,
Approchant vite une des mains du Frere,
Et l'inondant: tiens, dit l'humble Profès,
Regarde, enfant d'orgueil & de miſere,
Ex quo luto naſcuntur homines.

SAINT GUIGNIOLÉ.

CONTE.

TROP bien ſavez que dans la Grece,
Des beaux arts autrefois maîtreſſe,
Priape aux plaiſirs conſacré
Fut en grand pompe révéré.
Son nom ſeul dans le catéchiſme
Portoit un air de volupté;
Bref, plus grande divinité
Ne fut onc dans le paganiſme.
Ses Temples étoient Boulingrins,
Vergers fleuris, & beaux jardins
Où, par d'excuſables foibleſſes,
De Paphos les jeunes Prétreſſes
Venoient mêler l'emportement
A la douceur du ſentiment.
Là n'habitoit ſageſſe auſtere,
Qui trop ſouvent par vains diſcours
De nos plaiſirs trouble le cours;
Mais bien l'art d'aimer & de plaire,
Douce & vive perſuaſion,
Deſirs redoublés ſur ſes forces,
Jeux badins qui par mille amorces

Piquent l'imagination.
Le plaiſir ſeul étoit le guide
Qu'on choiſiſſoit pour s'égarer,
Et la jouiſſance rapide
Déſapprenoit à ſoupirer.
Dans ces réduits ſi pleins de charmes,
Priape étoit repréſenté,
Avec ſon ſceptre, avec des armes
D'une merveilleuſe beauté
Quelles armes, dont la bleſſure
Fait couler un plaiſir flatteur!
Divin Priape, à ta piquure
S'émeut le plus farouche cœur.
Heureuſe la Nymphe légere
Qui trompant ſa jalouſe mere,
Peut ſaiſir un poignard ſi doux;
Qui ſentant tréſſaillir ſon ame
De la volupté qui l'enflamme,
Et meurt & revit de ſes coups!
Pour nous, vil peuple, race étique,
De cette armure magnifique
Nous portons un léger fragment:
Ce qu'à Priape la nature
Donna ſi libéralement,
Nous ne l'avons qu'en miniature.

Sans être Gaſcon ſur ce point,
Cependant je ne m'en plains point.

Mais pourquoi ma Muſe cynique,
Oſant d'un œil audacieux
Percer dans le ſecrets des Dieux,
Recherche-t-elle un ſaint antique?
Il s'en préſente un dans ces lieux,
Qui vaut Priape & beaucoup mieux:
C'eſt le benoit Saint Guignolé,
Qui fuyant ſa triſte patrie
Où régnoit Bellone en furie,
Traverſa le ruiſſeau ſalé,
Pour venir en pays ſauvage,
Sans nulle conſultation,
De zele & de dévotion
Faire le triſte apprentiſſage.
Lieux éſcarpés il choiſiſſoit,
De mets groſſiers ſe nourriſſoit,
Buvoit ſon vin juſqu'à la lie:
Mais quand chez lui ſe préſentoit
Veuve accorte ou femme jolie,
Le bon hermite qu'il étoit,
Tout doucement l'entretenoit,
Parlant d'une façon ſi belle,
Que tant nice & jeune fut elle,

A ſon point bientôt l'amenoit.
Or ne penſez que ce langage
Déplût aux beautés du canton;
Chacune du ſaint perſonnage
Vouloit tirer quelque leçon:
Lui-même n'y pouvoit ſuffire,
Bien que, graces aux heureux talens
Que le Ciel donne à ſes cliens,
Sur l'article il fut un grand ſire.

Après ſa mort on lui rendit
Honneurs divins ſans contredit.
Tous ces dévots brûlant de zele;
(Avec dévots, j'entends ici,
Nombres de dévotes auſſi,)
Lui bâtirent une chapelle;
Sur le penchant d'un verd côteau;
Lieu propre à faire la priere
Qu'on trouve ès heures de Cythere.
Tout auprès ſerpente un ruiſſeau
Qui ſemble dire en ſon langage:
Profitez de votre bel âge,
Saiſiſſez les momens heureux
Que le Ciel accorde à vos vœux.
Ainſi que fuit cette onde pure,
Le tems s'échappe ſans retour;

Suivez la voix de la Nature,
Elle vous préſente un beau jour.

Au dedans de cette Chapelle,
Où vient ſouvent troupe fidele,
Aucun portrait n'eſt étalé,
Fors celui de ſaint Guignolé.
Sans draperie & toute nue,
Mais pleine de cette fierté
Que ſait donner la volupté,
Paroît en un coin ſa ſtatue;
Tout ce qui peut d'un corps parfait
Offrir l'image intéreſſante,
S'y trouve aſſemblé trait pour trait.
Le ſculpteur à la main ſavante,
Par un chef-d'œuvre de ſon art,
A ſur-tout formé Jean-Chouart
Dans une attitude ſi belle,
Si touchante & ſi naturelle,
Qu'il n'eſt Lucrece à ſon aſpect,
Qui ne frémiſſe de reſpect.
Or ne préſumez qu'à la vue
Tout ſon mérite ſoit borné:
Au nouveau Priape eſt donné
Talent de plus grande étendue,
Talent qui groſſit chaque jour

Les revenus du Dieu d'amour;
Car toute mâtrone indignée
De n'avoir ſupport ni lignée,
Et voyant que dans ſon mari
Le ruiſſeau d'amour eſt tari,
N'a qu'à racler d'une main ſûre
Ce précieux échantillon;
Ce doux ami de la Nature;
Et puis boire de la raclûre
Bien infuſée en un bouillon;
Pas n'eſt beſoin d'autre aventure.
Auſſi-tôt ventre de groſſir;
Langueur de ſe faire ſentir:
Bref; pour les fruits du mariage,
Bien plus utile eſt ce breuvage,
Qu'un époux froid & caterreux,
Le plus ſouvent encor goutteux,
Qui ſuivant l'uſage ordinaire,
De l'hymen au geſte glacé,
Auprès de ſa femme placé,
Ne fait, hélas! que de l'eau claire.

Ici, dira quelque cenſeur,
Affectant un ſouris moqueur,
Et penſant me mettre à la gêne:
Si de votre ſaint ratiſſé,

Et

Et dans un bouillon infuſé ;
Fille buvoit à taſſe pleine,
Dites-moi, du dévot outil,
Bien ou mal arriveroit-il ?
A cela ma réponſe eſt prête.
D'abord dirai, je n'en ſais rien :
Fille prudente & d'air honnête,
Craint toujours de riſquer ſon bien ;
Et puis un importun critique,
Un Buſſy, par des traits railleurs,
Trop applaudit de maints lecteurs,
Viendroit la mettre en ſa chronique ;
Si pourtant le ſaint s'égaroit,
Et par une erreur imprévue,
Agiſſoit à la boulevue,
Quel grand mal cela cauſeroit ?
J'ai vu mainte fille en ma vie,
Fille d'eſprit, jeune & jolie,
Qui pour avoir au tendre ébat,
Reçu par fois échec & mat,
N'en a que mieux été choyée,
Même pour pucelle employée.
Les maris ſont de bonnes gens ;
On les condamne à tous dépens ;
Témoins de Vulcain l'épouſée,

E

Et de Mamolin la fiancée.
Pour eux ne brille cette fleur
Qu'amour diligent moiſſonneur,
Sait recueillir avant la fête,
Que le tardif hymen s'apprête.

LEÇON A MA FEMME.

Ma femme allez au diable, ou vivez à ma mode
Ma morale n'eſt pas d'un Caton, d'un fâcheux!
Je ſuis pour la vertu commode,
Et la vôtre s'oppoſe à tous ce que je veux.
J'aime à paſſer les nuits à table;
Et vous qui devriez avec un air ouvert
Animer la débauche, & la rendre agéable,
Vous faites la grimace, & ſortez au deſſert.
Votre pudeur ne peut ſoutenir la lumiere,
La ſeule obſcurité contente vos deſirs;
Et pour rendre ma joie entiere,
Il faut que le grand jour éclaire mes plaiſirs.
Sous une longue jupe avec ſoin étendue,
Vous cachez ce qu'on doit découvrir aux maris;
Je ne trouve que des habits,
Et je cherche une femme nue.
Au lieu de me donner des baiſers ragoûtans,
Vous me donnez des baiſers de grand'mere:
Vous demeurez ſans voix ſans mouvemens,
Loin de me ſeconder dans l'amoureux myſtere;
Et quand pour m'exciter aux doux jeux de Vénus
J'ai beſoin de vos mains, vous faites la ſucrée,

Vous vous fâchez, & n'y touchez non plus
Que ſi c'étoit choſe ſacrée.
Je ne puis ſouffrir cet abus.
Tandis que le ſommeil fermoit les yeux d'Ulyſſe;
Malgré ſa mine prude & ſes airs réſervés,
Pénélope pour exercice,
Avoit toujours la main où vous ſavez.
Lorſqu'Hector & ſa femme en leurs humeurs lubriques,
Uſoient des droits d'hymen, ainſi que de raiſon;
C'étoit comme un ſignal à tous les domeſtiques,
Et l'on étoit en rut dans toute la maiſon.
Si quelquefois il me prend fantaiſie,
Comme l'on dit, de tourner le feuillet,
Vous me le refuſez tout net.
A ſon mari la ſage Cornélie
Accordoit cette courtoiſie;
Porcie encor le ſouffroit à Caton.
Avant que Jupiter eut ravi Ganimede,
Junon permettoit ſans façon
Qu'il la traitât par intermede,
Comme il traita depuis ſon aimable Echanſon.
Mais puiſqu'enfin une auſtere ſageſſe,
A pris ſur vous tant de crédit,
Soyez ailleurs une Lucrece,
Je veux une Laïs au lit.

ÉPIGRAMMES
LICENCIEUSES.

I.

UN révérend à face guillerette,
Oyoit le cas d'un jeune débauché,
Qui s'accuſa que gente bachelette
Avoit la nuit, entre ſes bras couché.
Combien de fois s'eſt commis le péché? —
Trois fois ſans plus, répond le camarade. —
Comment trois fois? dit le pere fâché;
En une nuit! vous étiez donc malade?

II.

Au lit de mort, une vieille à confeſſe,
Qui cinquante ans ſous Vénus travailla,
A Bourdaloue exagéroit ſans ceſſe,
Les doux plaiſirs dont amour la combla.
Oh çà! lui dit l'enfant de Loyola,
Songez à Dieu. — Je le voudrois, dit-elle;

Mais j'ai toujours un bougre de vit là ;
Même en mourant, qui me fout la cervelle.

III.

Certain Mazet, grand faiſeur de neuvaines,
Contoit ſon cas aux pieds d'un franciſcain ;
Puis quand il eut nombré quelques fredaines,
Il s'accuſa qu'une jeune nonnain,
L'avoit prié de l'amoureuſe affaire.
Le fites- vous ?—nenni, de par ſaint Pierre !
Onc je ne fus ſouillé de tels forfaits. —
Dieu d'Iſraël ! dit le révérend pere,
Conduis un peu tel gibier dans mes rets,
Puis tu verras ſi je n'oſe le faire.

IV.

Un Florentin faiſoit ſon Cupidon,
Et s'ébattoit d'un Suiſſe du ſaint Pere,
Le barigel par ſentence ſévere,
Le condamna d'aumôner un teſton,
Le condamné cria : c'eſt tyrannie ;
Payer vingt ſous pour péché ſi mignon !

Beau juſticier, ſommes en Italie.
En lieu papal. — Payons ſans repartie,
Reprit Dandin; tu l'as bien mérité:
Ton cas n'eſt point honnête ſodomie,
Mais bien péché de beſtialité.

V.

Un maître carme, exploitant ſœur Alix,
Avoit deja défilé juſqu'à ſix.
Ah! c'eſt aſſez; finiſſons, lui dit-elle;
On ſonne au cœur, & l'office m'appelle. —
Eh quoi! ſi vite? encore un pauvre *ave*;
Rien plus, ma ſœur, & puis je me retire. —
Qu'un *avé*? ſoit: voyons, je vais le dire:
Çà, faites donc, j'y joindrai le *ſalve*.

V I.

La mariée, au ſaut du lit, jaſoit
Sur l'nſtrument de la paix du ménage;
Et diſcourant du Marié, diſoit:
De ſon fètu neuf pouces ſont l'aunage,
Neuf tout en gros; quelle honte, à ſon âge!

Car, entre nous, il a vingt ans & plus;
Et notre ânon, qui n'a pas davantage,
Que dix-huit mois, porte un bon tiers de plus.

VII.

Maſqué du froc d'un enfant d'Eliſée,
Damon preſſoit ſœur Alix; & d'abord,
Par cet habit la belle humaniſée;
Avec Damon fut aiſément d'accord.
Lui pour l'honneur du froc, fit maint effort;
Mais ſix exploits mirent bas le gendarme.
Quoi! dit Alix, cet homme-ci s'endort,
Après ſix coups? ah, chien! tu n'es pas carme.

VIII.

Du jeu d'amour un aimable tendron,
Sous un cagot faiſoit l'apprentiſſage.
Aiſé n'étoit, & j'en tais la raiſon,
A moiſſonner le tendre pucelage.
De crier donc la belle faiſoit rage;
Et ne prenoit nul plaiſir à ce jeu,

Souffrez, ſouffrez, lui dit cet homme ſage,
Souffrez cela pour l'amour du bon Dieu.

IX.

Le *fait*, le *droit*, qui ſur le formulaire,
Depuis long tems partagent les eſprits,
Faiſoient grand bruit, & l'on traitoit l'affaire,
Avec chaleur, lorſque l'on fut ſurpris,
De voir Ninon terminer la querelle,
Et ſur le champ trouver ce tour adroit:
Tant qu'il eſt droit, il n'eſt pas fait, dit-elle;
Quand il eſt fait, il ceſſe d'être droit.

X.

Frere Conrard, en un réduit bien clos,
Par un matin à gentille tourriere,
En vrai béat refait par le repos,
Inſinuoit ſa cheville ouvriere.
On ſonne alors. Ah! contre-tems maudit!
Foin de la cloche & de qui la fondit!
S'écrie Agnès en doublant la croupiere.
Le pénaillon, qui plus fort ſe roidit,

Piquant des deux pour fournir ſa carriere,
Serre la ſœur, & prêt à faire feu:
Parbleu! dit-il, tu t'étonnes de peu;
Laiſſe ſonner, & répond du derriere.

XI.

De continence un prêtre étant malade,
La faculté n'eut qu'un mot: *ſi coit.*
Une catin s'offrant à l'accolade,
A quarante ans il dit ſon *introit*;
Dont auſſi-tôt le célébrant larmoie.
Et quoi! mignon, dit la fille de joie,
Tu fais ſi bien, & ja tu t'en repens? —
Eh oui, mardieu! mais de par ſainte Avoie!
C'eſt de m'en être abſtenu ſi long-tems.

XII.

Un capucin ardent & plein de feu,
Dans un bordel excitoit une Nonne,
Au jeu d'aimer, mais pour l'amour de Dieu,
Gratis, s'entend. Non pas, dit la friponne;
Neſcis vos, pere Zorobabel;

Je vis du côn comme vous de l'autel;
Tirez de l'or, autrement point d'affaires. —
De l'or à nous? répond le bouc ſacré:
Las! par nos vœux nous l'avons abjuré;
Mais bien dirai, pour vous trente roſaires.

XIII.

Un mouſquetaire aux pieds d'un vieux billette,
Son cas joyeux déduiſoit clair & net.
J'ai, dit-il, avec un tendre objet,
Depuis long-tems une intrigue ſecrette.
Ce n'eſt le tout: item, je ſuis ſujet.... —
A quoi? voyons. — A le faire en levrette. —
D'où vient cela? reprit pere Seguin. —
C'eſt que j'y trouve un pouce au moins de gain —
Ah, mon enfant dit le ſaint perſonnage'
Pour ton ſalut, reviens à l'avant-main:
L'eſprit pervers, avec ce beau ménage,
M'a fourvoyé cent fois de mon chemin.

XIV.

Un avocat plus diſtrait que Ménalque,

Sans haut-de-chauſſe étoit venu plaider;
Contre un mari qui ne pouvoit bander,
Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque;
En s'eſcrimant, l'orateur ſe trouſſoit;
Si qu'on voyoit ſon docteur qui pouſſoit,
Ad mulierem un argument en regle,
Et fiérement levoit ſa tête d'aigle.
Son concurrant le voyant en arrêt,
Tout de ſon haut cria: maître Forêt,
Habillez-vous, & cachez votre choſe;
Vous l'avez-là dans un bel appareil!
L'autre répond: nous perdrons notre cauſe,
Si ta partie en produit un pareil.

X V.

Lucas privoit Alix des droits d'hymen,
Depuis huit jours, quand la chaleur extrême,
Fit qu'en dormant elle étendit ſa main,
Qui par haſard, tomba ſur l'endroit même,
Dont la ſevroit cet époux inhumain.
Dans ce moment vous jugez bien peut-être,
Qu'au ſeul toucher la bête s'éveilla;
Pauvre animal! s'écria-t-elle, il a
Du naturel cent fois plus que ſon maître.

XVI.

Chaud de boiſſon, certain docteur endroit,
Voulant un jour baiſer ſa chambriere,
Fourbit très-bien d'abord le bon en droit;
Puis la virant, preſte ſur la croupiere
Se huche. Hélas! quel taon vous à piqué,
Serrant le cul s'écria la commere:
Par là jamais nous n'avons forniqué. —
Jamais? tant pis: allons laiſſe-moi faire!
Ne ſuis-je pas docteur *in utroque*.

XVII.

Un cordelier des plus officieux,
Sur ſes genoux branloit certaine abbeſſe,
Dont tôt après le bon religieux,
En pâmoiſon fit tomber la prêtreſſe;
En profitant du moment de foibleſſe,
Il lui gliſſa ſon fringant aiguillon.
Tirez ceci par ſaint Hilarion,
Dit la femelle. A quoi le bon apôtre,

Lui repartit pas tant d'émotion ;
Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre.

XVIII.

Un laboureur des confins de la Breſſe,
Paiſiblement s'ébattoit d'une âneſſe.
On en fit bruit. D'abord le compagnon
Envoie après traiter en Avignon
De cette affaire. Au retour de notre homme :
Eh bien, dit-il, à combien les pardons ?
Nous faudra-t-il, couſin aller à Rome ? —
Non, j'ai tout fait pour quatre ducatons,
Reprit l'agent, y compris le voyage ;
Et le légat même, ſans tracaſſer,
Pour environ trois écus davantage,
T'auroit parbleu permis de l'épouſer.

XIV.

Deux gars étoient ſur un même pallier,
(L'un franc Picard, & l'autre de Provence)
Qui d'une Agnès leur commun attelier
Endoctrinoient tour à tour l'innocence.

Le papier but. Çà, de qui le poupon?
Demanda le juge après à la mere. —
Hélas! Monſieur, dit-elle, c'eſt ſelon;
Moi même en ſuis en peine la premiere:
Si toutefois j'accouche par devant,
C'eſt au Picard ſans faute qu'eſt l'enfant.
Au Proveçal s'il me vient par derriere.

XX.

Un cordelier gageoit à ſon hôteſſe
Qu'il lui feroit douze fois dans la nuit.
Marché fut fait, & Priape ſe dreſſe.
Le Cordelier en comptoit déja huit.
Huit! ſe recrie Alix; ah! tu m'en paſſe,
Frere Ribaud, & ce n'eſt pas bien fait
D'en marquer huit, quand ce n'en eſt que ſept.
Mais je vois bien, déja le jeu te laſſe,
Et croit par-là la beſogne avancer. —
Moi, vertubleu! tiens, voilà que j'efface
Le tout, allons, c'eſt à recommencer.

⁂

XXI.

Ce Médecin d'un Ecolier malade
Recommanda qu'on gardât de ſon eau.
On en ſerra ; mais la garde mauſſade,
L'ayant fait cheoir à ſon propre tonneau ;
Vîte en retire & remplit le vaiſſeau.
Le Docteur vient, & dit : ce ſont eaux claires
De femme groſſe ; on ne m'y trompe gueres.
La Garde rit, le Docteur ſe défend.
Lors l'Ecolier : je l'ai bien dit aux peres ;
Qu'ils me feroient tôt ou tard un enfant.

XXII.

Un Capucin malade de luxure,
Montroit ſon cas de virus infecté ;
Et pour cacher du mal la ſource impure ;
La rejettoit ſur ſon auſtérité.
Ah, diſoit-il au ſuppôt de Saint-Côme,
Voyez un peu, maître André, voyez comme
Elle me l'a, tout du long écorché. —
Quoi ? — Cette robe. — Oui-dà, frere Miché ?

Oh ! votre robe eſt donc ſur ma parole ;
Une putain, & gare la vérole.

XXIII.

Au jeu d'amour, une gente Donzelle
Voulut induire un Cavalier Romain.
L'Ultramontain à ſon culte fidele,
La refuſoit & même avec dédain ;
Quand pour lui plaire, elle tourna ſoudain
Ce qu'à Jupiter Ganimede réſerve ;
Mais dans ſon goût, malgré l'offre affermi ;
Me fourrer là ? dit-il, Dieu m'en préſerve !
Je logerois trop près de l'ennemi.

XXIV.

Brûlé du feu de la concupiſcence,
Frere Thibaut vint trouver ſon gardien.
Jeûnez, mon fils, lui dit ſa révérence.
Thibaut jeûna : le jeune n'y fit rien.
Lors, de rechef Thibaud ſe plaint. Et bien ;
Joignez au jeûne, & diſcipline & haire,
Dit le vieillard. Mais, las ! le pauvre here

Sentit ſa chair encor plus regimber.
Vertu de froc! ſuccombez-y donc, frere;
Tant que d'un an n'y puiſſiez retomber.

X X V.

Par un matin, d'une jeune dévote,
Frere Richard le petit cas oyoit,
Et par un trou promenoit ſous ſa cotte
Sa douce main dont il la chatouilloit;
De quoi la niaiſe en larmes lui diſoit:
Priez pour moi.... mon pere.... je ſuis morte;
Le Diable m'entre.... au corps... par cette porte
Que vous ſavez. — Gardez de réſiſter;
Dit le Frater, il faudra bien qu'il ſorte,
Quand dans tel lieu ſera las d'habiter.

X X V I.

Marc une béquille avoit
Faite en fourche, & de maniere
Qu'à la fois elle trouvoit
L'œillet & la boutonniere.
D'une indulgence pléniere

Il crut devoir ſe munir,
Et court, pour l'obtenir,
Conter le cas au Saint Pere;
Qui répondit: Vierge Mere!
Que ne ſuis-je ainſi bâti!
Va, mon fils, baiſe, proſpere:
Gaudeant bene nati!

XXVII.

Un couple amoureux s'exerçoit
Au jeu d'amour dans un boſquet,
Croyant n'avoir que les Dryades,
Pour témoins de ſes accolades.
Au plus fort du trémouſſement,
Quelqu'un parut. Ha! dit l'agent,
Fuyons. — Nenni, répond la belle;
Va ton train. — Mais on nous verra. —
Eh! qu'importe, repliqua-t-elle?
Je ne connois point ces gens-là.

XXVIII.

Jeanneton en la nuit premiere,

Son mari deſſus elle étant,
Remuoit des mieux le derriere;
Et puis diſoit en s'ébattant:
Mon doux ami que j'aime tant,
Fais-je pas bien de cette ſorte?
Le mari lors qui ſe tranſporte,
Lui répond de courroux épris:
Oui, mais que le grand Diable emporte,
Ceux qui vous en ont tant appris.

XXIX.

En pleurant l'époux qu'elle perd,
B.... vous fait pitié: quelle erreur eſt la vôtre!
Tel eſt un bâton de bois verd,
Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

XXX.

Un Bucheron fendant du bois,
Ne ſe donnant point de relâche,
Et faiſant hem, à chaque fois,
Qu'il donnoit un grand coup de hache.
Sa femme craignant quelque entorce,

A quoi bon hem, ſi ſouvent,
Hem, dit-il, accroit la force,
Et le coup entre plus avant,
La nuit le bon homme joyeux,
Et voulant rire avec ſa femme,
Mon mari, dit la bonne Dame,
Faites hem, il entrera mieux,
O non, lui dit-il ſans attendre ;
Ce ſeroit hem à tems perdu,
Mon deſſein n'eſt pas de le fendre ;
Il n'eſt déja que trop fendu.

L'HOSPITALIERE.

CONTE.

SOEUR Luce, jeune Hoſpitaliere,
Pour un jeune convaleſcent,
Sentoit tout ce qu'un cœur reſſent,
Dans l'accès d'une ardeur premiere.
Je laiſſe à penſer la maniere
Dont fut ſervi l'adoleſcent ;
Mille ſoins font ſur ſon viſage,
Renaître les plus belles fleurs,
Et le brûlent de mille ardeurs,
Pour la belle qui le ſoulage.
Un moment donc qu'il ſe livroit,
Au doux eſpoir d'être aimé d'elle,
A l'inſtant accourut la belle.
Il en ſentit croître ſon feu.
La Nature à l'amour fidele,
Dans le moment joua ſon jeu,
Et pendant que l'amour rappelle.
La formule d'un tendre aveu,
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,
Guériſſez ma crainte mortelle,
Parlez, de quoi ſoupirez-vous ?

Là, ſa voix craintive s'arrête,
Et toute tremblante elle apprête
Sa main pour lui tâter le poux.
Mais que l'amour a de malice!
Qu'il ſait bien conduire un deſſein!
Le convaleſcent prend la main
De la ſecourable novice,
Et la conduiſant doucement
Où la ſanté ſe manifeſte,
Par un ſubit attouchement,
Fait voir qu'il en avoit de reſte.
La belle ſe déconcerta,
Rougit de honte & de ſurpriſe,
Et voulut même quitter priſe;
Mais envain elle le tenta,
Son heureux amant l'emporta,
Et pour marquer que ſon audace
A ſes yeux devoit trouver grace,
Voici ce qu'amour lui dicta:
Chaſſez la frayeur ridicule,
Que vous inſpire un vain ſcrupule,
Belle Luce, & ne penſez pas
Faire déſormais un uſage
Qui deshonore vos appas.
Ces marques de convaleſcence,
Je les dois à votre préſence;

Mais vous devez à mon amour,
J'acquitte ma reconnoiſſance,
Acquittez vous à votre tour.
Nature prépare une criſe
Qui couronne votre entrepriſe;
Vous ſeule pouvez me guérir,
Voulez-vous me faire mourir?
Sœur Luce d'un ſi doux langage,
Sentoit la preſſante douceur,
Et l'amour dans ſon jeune cœur,
En diſoit encor davantage;
Son amant tout près d'être heureux;
A l'aide de mille étincelles,
Filles d'un deſir amoureux,
Vit dans ſes humides prunelles,
Qu'elle brûloit des mêmes feux.
Un bras qu'amour guide, il l'enleve,
L'amour lui-même la ſouleve,
Et tire le rideau ſur eux.

* * *

LE PSEAUTIER.

CONTE.

DU pieux Roi David que les pſeaumes ſont beaux !
Ma fille, en vous couchant faites-en la lecture ;
Eclairez-vous de ces flambeaux,
Votre ame ſera toujours pure.
Je vous prête mon grand pſeautier ;
Plût à Dieu ma chere Iſabelle,
Que vous le ſuſſiez tout entier ;
Oui, maman. Voici donc la belle ;
Qui prend le ſaint livre, & le met,
Sans trop grand deſir de le lire,
Très-promptement ſous ſon chevet.
Or elle attendoit un beau Sire.
Il vint, & les tendres ébats
Agitant draps & couverture,
Le pſeautier deſcendu plus bas
Se trouve au fort de l'aventure.
Bien plus, car du prudent ami,
La reliure toute neuve,
D'un plaiſir qui n'eſt qu'à demi,
Reçut une abondante épreuve.

Le matin, la mere arriva,
Et ne vit pas l'amant ſans doute;
Mais ſon cher volume trouva,
Tout maculé, tout en déroute.
A l'œil, au tact, à l'odorat,
Elle frémit, elle ſoupçonne.
Mon pſeautier eſt en bel état!
Parlez-moi, petite friponne,
Je ne ſais pas d'où vient cela.
En faute aſſurément je ne ſuis point tombée,
Sinon que j'ai rêvé que David étoit-là,
Qui me prenoit pour Bethzabée.

LA RAGE D'AMOUR.

CONTE.

A Cupidon la belle & jeune Aminte,
Malgré l'hymen, ſacrifioit toujours
Son pauvre époux étoit en crainte,
Qu'elle ne fit de nouvelles amours.
Il ne pouvoit en fermer la paupiere,
Peſtoit, veilloit tant qu'il en expira.
Lui mort, Aminte, ayant libre carriere,
Se divertit en fille d'opéra,
Qui n'eſt pas encor douairiere.

Grand bruit en fut. Son Curé crut devoir
L'en avertir. Vous vous perdez, Madame,
Changez de vie, ou c'eſt fait de votre ame.
Hélas! Monſieur, je voudrois le pouvoir,
Lui repartit notre fringante veuve:
Qu'avancez-vous, mon Paſteur, en grondant!
Ah, plaignez-moi: tel eſt mon aſcendant,
De deux jours l'un me faut pratique neuve;
Cela me vient d'un accident fatal;
Ma modeſtie a cauſé tout mon mal.
A quatorze ans d'un chien je fus mordue;
L'avis commun fut qu'on me devoit nue

Plonger en mer, nue on me dépouilla.
Honteuſe alors de me voir ſans chemiſe,
Incontinent je portai la main là. —
Où vous ſavez, ſans jamais lacher priſe.
On me replonge : Or, qu'eſt-il arrivé ?
Mon corps alors, O pudeur trop funeſte !
Par tout ailleurs du mal fût préſervé
Hors cet endroit, où la rage me reſte.

ÉPIGRAMME.

UN jour Salus oyant la meſſe,
Entendit une voix d'en haut,
Qui chantoit avec allégreſſe,
Vit-a-Salus, d'un ton fort haut.
La belle ſurpriſe de joie,
Quoi, dit-elle, le Ciel m'envoie,
Connoiſſant ma néceſſité,
Un vit que j'ai tant ſouhaité!
Ah, Seigneur, la faveur eſt grande
Je promets volontiers à ce bienheureux vit,
Puiſqu'il me vient de toi, mon con chaud pour offrande.
Mais ayant paſſé tout le ſoir
Vainement dans un fol eſpoir,
Un noir chargrin échauffant l'ors ſa bile,
Elle reprit ainſi, d'un ton plein de dépit
Quoi tu trompes, Seigneur & je n'ai point de vit!
Ah! tout ce que tu dis n'eſt pas mot d'Evangile.

Madame la Maréchale de la Motte, à l'occaſion d'une voix qu'elle entendit du haut d'une Egliſe, où *elle étoit avec Madame la Marquiſe de Salut, donna le couplet ſuivant.*

Non, je ne ſerai plus dévote....
Je ne dirai plus d'*oremus*
Si l'on ne dit *vit-à-la-Motte*;
Comme l'on dit *vit-à-Salus*.

LA FILLE VIOLÉE.

CONTE.

Zenogris, fille grande & forte,
Mais ingénue autant que fille de ſa ſorte
Autour d'elle laiſſa tant roder ſon amant
Qu'à la fin, je ne ſais comment,
Ses jupes tous les jours devenoient trop étroites.
Comme elle étoit des moins adroites,
Ses parens auſſi-tôt s'apperçurent du cas.
Dieu ſait quel bruit & quel fracas
Ce fut dans toute la famille !
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,
Étoit riche ; ce point adoucit tout le fait.
D'abord le Pere de la fille
Va propoſer au ſuborneur
D'épouſer Zénogris pour ſauver ſon honneur.
Epouſer eſt un ſort où rarement aſpirent
Ceux qu'amour n'a pas fait vainement ſoupirer
Et c'eſt ce qu'à peine ils deſirent
Lors qu'ils ont tout à deſirer
Auſſi Chriſtol, (c'eſt le nom du jeune homme)
A ce triſte propos n'eut garde de céder.
On ſupplie, on menace, on ſomme ;

Le plus court fut donc de plaider.
Devant les Magiſtrats notre belle éplorée
Se plaint, montrant ſon ventre à ſon menton égal
D'avoir été deshonorée ;
Et demande qu'enfin par le nœud conjugal
Cette honte ſoit réparée.
Chriſtol, d'une mine aſſurée,
Et fourbe, comme ſont les hommes d'aujourd'hui,
Dit que le fait n'eſt pas de lui.
En cent façons on tache à le ſuprendre ;
Quelque parti qu'on puiſſe prendre
Le drôle adroitement de tout ſait ſe tirer.
Eh bien, Meſſieurs, répond Zénogris déſolée ;
Puiſqu'il m'y force, enfin il faut tout déclarer :
Le perfide m'a violée,
Debout, contre une porte arriva l'accident.
Mais comment, dit le Préſident,
Un homme ſi petit qu'à peine il peut atteindre
De la main juſqu'à votre front,
A-t-il pu debout vous contraindre
A recevoir un tel affront ?
Hélas, la choſe eſt très certaine
Répond Zénogris ſans tarder ;
Le voyant hâleter & ſouffrir tant de peine,
Je me baiſſai tant ſoit peu pour l'aider.
A ces mots de rire éclaterent

Les

Les juges ! & la débouterent
De ſa vaine prétention.
Si l'on jugeoit ſans paſſion,
Ou plutot ſans prévention,
Tout ce que dans le monde on nomme violence,
L'on verroit que ce n'eſt que pure fiction.
Et l'on n'y trouveroit que trop de vraiſemblance
A cette préſente action

LE RÉVEIL.

CONTE.

N'A pas long tems qu'aviſai Madelon,
Qui repoſoit ſur la verte fougere;
Un doux zéphir enfloit ſon cotillon,
Si que je vis preſque à nud ſon derriere.
A tel aſpect, amour, ce fis-je alors,
Le beau feſſier! la chair blanche & polie!
Que Madelon cache à l'œil de Tréſors!
Lors m'approchant de la belle endormie.
Tout bellement la pris entre mes bras;
Et d'une main qu'amour rendoit hardie
Je découvris ſes plus ſecrets appas.
Dormoit toujours la gentille pucelle,
Ou le feignoit, car n'ouvroit la prunelle;
Jamais ne fut ſommeil plus apparent.
De l'éveiller me prit la fantaiſie,
Et me ſouvint qu'en cas peu différent
J'avois guéri femelle aſſez jolie,
De certain mal qu'on nomme pâmoiſon.
Peut-être encor c'eſt ce mal; que ſait-on?
Or quel malheur, ſi telle maladie

Faiſoit mourir ſans ſecours Madelon.
Sans plus tarder j'appliquai le remede,
Prèt il étoit, & n'avois beſoin d'aide,
Du premier coup la tirai du ſommeil,
Lors Madelon ſe frottant la paupiere
Bon gré, me dit, vous ſais de mon réveil;
Et grand plaiſir m'avez-vous fait, compere,
Viendrai dormir tous les jours en ce lieu,
Puis que ſi bien ſavez comme il faut faire;
Pas ne manquez de m'eveiller; adieu.

LE MAL D'AVENTURE,

CONTE.

ALISON ſe mouroit d'un mal
Au bout du doigt ! mal d'aventure.
Va trouver le Frere Paſcal
Lui dit ſa ſœur, & plus n'endure :
Ses remedes ſont excellens ;
Il te guérira, je t'aſſure ;
Il en a pour les maux de dents
Pour l'écorchure & pour l'enflure !
Il fait l'onguent pour la brûlure.
Va donc, ſans attendre plus tard,
Le mal s'accroît quand on recule ;
Et donne-lui le bon jour de ma part.
Elle va, frappe à la cellule
Du Revérend frere Frappart.
Bon jour, mon frere, Dieu vous gard,
Dit-elle, ma ſœur vous ſalue,
Et moi qui ſuis ici venue
Laſſe à la fin de trop ſouffrir ;
Mais ma ſœur vient de me promettre
Que vous voudrez bien me guérir
Un doigt qui me fera mourir ;

Non, je ne ſais plus où le mettre.
Mettez, dit Paſcal, votre doigt
Les matins en certain endroit
Que vous ſavez. Hélas que ſais-je ?
Dites-le moi, Frere Paſcal,
Tot, car mon doigt me fait grand mal.
O L'innocente créature !
Avez-vous la tête ſi dure !
Certain endroit que connoiſſez;
Puis qu'il faut que je vous le diſe,
C'eſt l'endroit par où vous piſſez :
Eh bien, m'entendez-vous, Aliſe ?
Mon Frere, excuſez ma bêtiſe,
Répond Alix, baiſſant les yeux,
Suffit, j'y ferai de mon mieux;
Grand merci de votre recette :
J'y cours, car le mal eſt preſſé.
Quand votre mal aura paſſé,
Venez me voir, Aliſonnette,
Dit le Frere, & n'y manquez pas,
Soir eſt matin à la renverſe
Elle met remede à ſon mal.
Enfin l'abcès mûrit & perce.
Aliſon ſaine va ſoudain
Rendre grace à ſon Médecin,
Et du remede ſpécifique

Lui vante l'étonnant ſuccès.
Paſcal, d'un ton mélancolique,
Lui repart : un pareil abcès
Depuis quatre jours me tourmente,
Vous ſeriez ingrate & méchante
Si vous me refuſiez le bien
Que vous avez par mon moyen.
Alix, j'ai beſoin de votre aide,
Puiſque vous portez le remede
Qui ſans faute peut me guérir.
Eh quoi ! me verrez-vous mourir,
Après vous avoir bien guérie ?
Non, dit Alix, non, ſur ma vie,
Je ferois un trop grand péché.
Tel crime. . : allons donc, je vous prie,
Guériſſez-vous, Frere Paſcal,
Approchez vîte votre mal.
A ces mots Don Paſcal la jette,
Sans marchander, ſur ſa couchette,
L'étend bravement ſur le dos,
Et l'ambraſſe. O Dieu qu'il eſt gros !
Dit Alix ! quel doigt ! eh de grace !
Arrêtez. . . je le ſens qui paſſe.
Ma chere Alix, attends un peu,
Je me meurs. . . ſouffre que j'acheve.
Ah, reprit Alix tout en feu,
Vous vola guéri, l'abces créve.

L'ÉCORCHURE.

CONTE.

ANNETTE & le berger Etienn
Tous deux d'amour épris.
Paſſoient & les jours & les nuits
A l'ombre des forêts à parler de leurs peines.
Lui, ſans certain plaiſir ne pouvant être heureux
Un ſoir fatal à la vertu d'Annette
Etienne la preſſoit l'œil enflammé d'ardeur.
Son heure étant venue, une langueur ſecrette,
Dont la Bergere encor ignoroit la douceur,
Coule inſenſiblement juſqu'au fond de ſon cœur
Dieux! que vos loix ſont inhumaines!
Quel penchant donnez-vous pour des plaiſirs ſi
doux
Dit-elle? je me rends; Etienne, vengez-vous
De mes rigueurs & de vos peines.
Le Berger auſſi-tôt dévorant d'appétit,
Prend le bout du lacet, ce reſte de machine
Que ſans nommer chacun devine.
Le bout étoit trop gros ou le trou trop petit.
La belle crie, il pouſſe, à la fin il engaîne;
Mais hélas, par malheur, alors le pauvre Etienne,

S'écorche en un endroit peu diſtant du nombril.
Etienne une heure après riant avec Annette ;
Vit cet endroit ſanglant : je ſuis perdu, dit-il,
C'eſt fait de moi ; j'en tiens. Il court, il s'inquiéte,
Conte la choſe ainſi qu'elle s'eſt faite.
Pauvre ſot, lui dit-on, qui ſe plaignit jamais,
Qu'une fille fût trop bien faite.
Retourne-t'en, demeure en paix
Et fais gloire de ta bleſſure.
Je connois des amans ; même des plus hupés,
Qui maudiſſant Dame Nature,
Voudroient bien comme toi qu'on les eût écorchés.

LA FILLE CHARITABLE.

Du bon Guillot le vit ſe roidiſſoit,
Et le poignoit ſi fort concupiſcence,
Que dans un coin ſe manuéliſoit.
La bonne Alix, curieuſe, ſ'avance :
Voyant jaillir ce ſperme merveilleux,
Ah, quel malheur, lui dit la bonne Dame !
Un peu plutôt, j'euſſe empêché qu'aux Cieux
N'euſſiez, impie, eſcamoté cette ame.

LA PUCE

CONTE.

Le haſard ſeul, ſans l'aide du génie,
Eſt quelquefois pere d'inventions.
Tel eſt vanté pour les productions,
Qui n'y penſa peut-être de ſa vie :
C'eſt ce qu'on voit tous les jours en chymie.
Nature tient tous ſes tréſors ouverts,
Aux ignorans auſſi bien qu'aux experts ;
Le tout dépend d'en faire la rencontre ;
Sans la chercher, ſouvent elle ſe montre.
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,
Qui n'étoit fille à découverte aucune,
Mais qui pourtant un matin en fit une,
Que cent Nonnains vanteront à jamais.
Voici le fait. Suivante d'une Dame,
Etoit Agnès ; farouche elle avoit l'ame,
Non par vertu, mais par tempéramment,
Ainſi qu'on voit qu'il arrive à la femme,
Lorſque le Ciel la traite durement.
La jeune Agnès paſſoit pour fille ſage ;
Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans.
Auprès d'Agnès laquais du voiſinage,

Ne rencontrerent que griffes & que dents.
Jeunes Marquis viſitoient la maîtreſſe,
Pour voir Agnès ; mais ſans diſtinction,
Agnès pour tous implacable tygreſſe,
Egards n'avoit à la condition.
Amour pour faire à ſon cœur quelques brèches,
Avoit contre elle épuiſé maintes flèches ;
Sans nul effet elle portoit un cœur
Bien cuiraſſé ; ſi que, dans ſa fureur,
Amour jura de venger cet outrage :
Mais ce courroux tomba ſur ſon Auteur ;
Agnès tourna tout à ſon avantage,
Dans la ſaiſon de l'aimable printems,
Un jour, dit-on, de dimanche ou de fête,
Du tendre émail dont flore orne les champs,
La jeune Agnès avoit paré ſa tête.
Entre deux monts formant un ſein de lys,
Etoit placée une roſe naiſſante,
Qui relevoit leur blancheur raviſſante,
Et recevoit un nouveau coloris.
Dans un corcet ſa taille priſonniere,
Pouvoit tenir ſans peine entre dix doigts.
Sous un jupon d'une étoffe légere,
Un bas de lin paroiſſoit quelquefois,
Tiré ſi bien & ſi blanc à la vue,
Qu'on auroit cru voir une jambe nue.

Bref, dans l'enclos d'un ſoulier fait au tour,
Son petit pied inſpiroit de l'amour.
L'enfant aîlé, plus eſpiégle qu'un page,
Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.
Voici le tems, dit-il, çà, faiſons rage,
Et dérangeons tout ce vain étalage,
Chez cet objet qui m'eſt indifférent.
Auſſi-tôt dit, il change de nature,
Puce devient : d'abord lui ſaute au cou,
Au front, au ſein, à la main, fait le fou,
Laiſſant par-tout une vive piquure.
Notre beauté ſenſible à cet aſſaut,
Cherche la puce, en veut faire juſtice ;
Mais Cupidon s'eſquive par un ſaut,
Et doucement ſous ſon corcet ſe gliſſe,
Y fait carnage & n'en veut déloger.
Fillettes ſont bons morceaux à gruger ;
L'amour en fait ſouvent ſon ordinaire.
Si comme lui je ſavois me venger,
De par Saint Jean, je ferois bonne chere.
Agnès en feu déchire ſon corcet,
Le jetta au loin, arrache ſa chemiſe,
Et montre au jour deux montagnes de lait,
Où ſur chacune une fraiſe eſt aſſiſe.
Elle viſite & regarde en tous lieux,
Où s'eſt caché l'ennemi qui l'aſſiége ;

Mais il étoit déja loin de ſes yeux ;
Et lui mordoit une cuiſſe de neige.
Ce dernier coup accroît ſes déplaiſirs :
Elle défait ſa jupe, toute émue.
Au même inſtant mille amoureux zéphirs,
Vont careſſer ce qui s'offre à leur vue,
Et combattant en foule à ſes côtés,
Pour une heureuſe & douce préférence,
Souvent l'amour d'une prompte vengeance,
Qui l'attendoit au ſein des voluptés.
A la faveur d'un ſaut, d'une gambade,
Le petit Dieu ſoutient ſa maſcarade,
Aux barres joue, & ſans ceſſe fend l'air.
Il vient s'offrir de lui-même à la belle,
Puis il échappe auſſi prompt qu'un éclair,
Et fait cent tours d'un vrai polichinelle.
Pendant ce jeu, vers un jeune taillis,
L'amour l'orgnoit un portail de rubis,
Fief en tous lieux relevant de Cythere,
Mais que la belle, injuſte & téméraire,
Avec chaleur diſputoit à Cypris.
Plus mille fois que la Nature humaine,
Les immortels ſont jaloux de leurs droits.
Puis il étoit queſtion d'un domaine,
A faire ſeul l'ambition des Rois.
Dans ſon enceinte aux allarmes fermée,

Régnoient en paix les délices des ſens ;
Il y couloit une ſource enflammée,
De pâmoiſons & de raviſſemens.
Contre tels forts beſoin eſt de courage ;
L'amour en a bonne proviſion.
Il fait l'attaque, il force le paſſage,
Et prend d'aſſaut ce charmant appanage,
Malgré l'effort de la rebellion.
Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître ;
Ne craignez rien pour ce charmant ſéjour :
Si le premier l'amour s'en rend le maître,
C'eſt un tribut qui n'eſt dû qu'à l'amour.
Vaine raiſon on court à la vengeance.
Un doigt de roſe : à cete effet armé,
Tient lui tout ſeul l'ennemi renfermé,
Et le preſſant, l'attaque à toute outrance.
Cupidon fuit par un étroit ſentier ;
On le pourſuit : l'attaque eſt redoublée ;
Le doigt vengeur met l'allarme au quartier,
Et la demeure en eſt toute troublée.
Les Citoyens de ce ſéjour heureux,
Les doux plaiſirs, les charmantes yvreſſes,
Juſques alors oiſifs & langoureux,
Par ce combat ſortent de leurs molleſſes,
Chacun d'un vol badin & carreſſant,
S'empreſſe autour de ſon aimable mere,

Répand ſur elle un charme raviſſant,
Et lui fait tôt oublier ſa colere.
Ce doigt vengeur au meurtre deſtiné,
Fait ſous ſes coups naître mille délices :
L'amour lui-même en eſt tout étonné,
Et ſe repent déja de ſes malices ;
Il craint de voir ſon trône abandonné,
Et ſes Autels privés de ſacrifices ;
De ſon palais enfin la volupté,
Sur l'œil d'Agnès pouſſe une ſombre nue :
Elle ſe pâme, elle tombe éperdue ;
L'amour s'échappe, & court épouvanté
Remplir Vénus d'une allarme imprévue.
De ſon extaſe à peine revenue,
L'aimable enfant recommença ce jeu ;
Elle y prit gout ; & par elle dans peu
Dans l'univers la ſcience en fut ſçue :
Mais nuit & jour, chez le peuple nonnain
Il fut en vogue, où cette heureuſe Hiſtoire
Fut auſſitot écrite ſur l'airain,
Pour en graver à jamais la mémoire.

❧

LE PLACET.

CONTE.

DU temps qu'il ſe trouvoit en France
Des Magiſtrats un peu galans,
Un Intendant à l'audience
Promenoit ſes regards parmi ſes ſupplians,
Et recevoit leurs vœux d'un grand air d'importance.

. . . .

Jl aviſe en un coin, dans une humble poſture,
Une petite créature
Tenant un Placet à la main.
Elle a ſeize ans, tein de lis & de roſe:
Elle a ſans doute une bien bonne cauſe.
Approchez, bel enfant; Monſeigneur eſt humain;
Aux opprimés il fut toujours propice;
Ah! ſurement il vous rendra juſtice.
Monſeigneur en effet la voit d'un œil benin,
Et lui dit d'une voix diſcrète:
Petite, à mon lever vous reviendrez demain.
Elle s'en va très-ſatisfaite.
Toute la nuit aux yeux de ſa Grandeur
Viennent s'offrir les appas de la Belle.

Quelle

Quelle taille ! quels yeux ! quelle aimable pudeur !
Je m'y connois, elle eſt poucelle.
Nous cueillerons demain cette roſe nouvelle,
Ou nous aurons bien du malheur.
La nuit ſe paſſe ; enfin l'heure du lever ſonne,
Monſieur Dumont, garçon intelligent,
A Monſeigneur apporte un reſtaurant
Puis fait entrer la petite perſonne.
Eh ! bonjour, mon cher ange ! Allons, mettez-vous là. —
Monſeigneur, pardonnez. . . . le placet que voilà. . . . —
Nous avons tout le tems : approchez, donc, vous dis-je.
En vérité, vous êtes un prodige.
De cette peau que j'aime la douceur ?
Que cette bouche a de fraîcheur !
Je n'ai rien vu de ſi beau, je l'avoue.
Et de baiſer chaque choſe qu'il loue ;
Et de ſon ſein louer fort la blancheur,
Mais, Monſeigneur !... mais, Monſeigneur !... —
Eh ! ne ſoyez donc pas honteuſe.
Ma petite écoutez : Je veux vous rendre heureuſe ;
Mais il vous faut auſſi me rendre heureux :

M'entendez-vous ? — Non, Monſeigneur.
— Tant mieux !
C'eſt-à-dire qu'il faut.... qu'il faut me laiſſer faire. —
Que faites-vous ? Attendez.... écoutez....
Je ſuis Malade ; j'ai.... — Que m'importe, ma chere ?
Ah ! c'eſt en vain que vous me réſiſtez.
Ce, fut en vain ; la Roſe deſirée
Fut arrachée en un moment.
On étoit ſurpris cependant
Que, d'aucune épine entourrée
Elle eût cédé trop aiſément.
Le placet va bientôt dévoiler ce myſtere,
Ouvrez donc ce Placet, Monſeigneur l'Intendant.
Il l'ouvre ; il voit : „ Magdelaine Bellaire
„ Oſe prier votre Grandeur
„ De vouloir la ſouſtraire aux injuſtes pourſuites
„ Du Chirurgien le Vaſſeur,
„ Qui demande cent francs pour cinq ou ſix viſites,
„ Tiſane, & *cætera*, qui n'ont pu la guérir ". —
Seroit-ce vous ? — Eh oui, pour vous ſervir. —
Comment, coquine ! — Et quoi ! vous êtes en colere ?
Ma faute eſt-elle volontaire ?

J'ai refuſé d'y conſentir.
Je diſois, pour vous avertir,
Je ſuis malade; j'ai . . . . la choſe étoit bien claire.
Et puis, de voir mon placet tout d'abord,
Vous auriez dû prendre la peine.
Elle avoit raiſon, Magdelaine;
Et Monſeigneur, ſentant ſon tort,
Promit qu'à l'avenir, crainte d'erreurs nouvelles,
Il liroit les placets, ſur-tout ceux des pucelles.

SERMOM CONTRE LE PÉCHÉ

DE LA CHAIR.

O Mes chers paroiſſiens ! ô brebis déplorables !
S'écrioit un Curé prêchant contre la chair,
Si ce péché qui vous met en enfer,
Avoit des momens plus durables ;
S'il pouvoit ſe perpétuer
Cent ans, cinquante, dix, un ſeulement ſans pauſe,
Même pendant un mois ſans diſcontinuer,
Du moins ce ſeroit quelque choſe :
Mais en bien moins de tems vous êtes condamnés.
O nature fragile ! ô foibleſſe de l'homme !
Savez-vous en combien votre arrêt ſe conſomme ?
Je vous en avertis, pécheurs infortunés ;
Et zague, zague, zague, & vous voilà damnés.

JOUISSANCE.

AMOUR! qu'injuſtement j'ai blâmé ton empire!
Des maux que j'ai ſouffert ai-je dû m'offenſer,
Quand tu viens de récompenſer,
D'un moment de plaiſir un ſiecle de matyres?
J'ai fléchi mon Iris après de long ſoupirs;
Ce cher objet de mes deſirs,
Cette inſenſible Iris, cette Iris ſi farouche,
Dans mille ardens baiſers vient de plonger mes feux;
Mon ame toute entiere a volé ſur ma bouche,
J'ai ſavouré la fraîcheur
De ſes levres demi-cloſes.
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur,
Et le doux parfum des roſes.
Je reſſentis alors une douce langueur,
S'emparer de mes ſens & couler dans mon cœur;
D'amour & de plaiſir nos yeux étincelerent;
Mon cœur en treſſaillit; nos eſprits s'allumerent;
Et livrés l'un & l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le ſort des plus heureux amans.
Sans voix, ſans mouvemens, mon Iris éperdue,

Laiſſoit mille beautés en proie à mon ardeur.
Comme elle oublioit ſa rigueur,
J'oubliai lors ma retenue;
Et je me ſouviens ſeulement,
Que dans ce bienheureux moment,
Par un excès d'ardeur nos forces ſuſpendues,
Nos corps entrelaſſés, nos ames confondues,
Nous ont laiſſés livrés aux plaiſirs les plus doux,
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

LA PERRUQUE DU CURÉ.

CONTE.

LA nuit un coche ayant verſé ;
On tomba les uns ſur les autres ;
Chacun ſe crut le cou caſſé,
Et dépêchoit ſes patenôtres.
Dans l'entre-deux d'un gros feſſier,
Un Curé fut pris par la nuque ;
Il retira ſon chef entier ;
Mais il y laiſſa ſa perruque :
Il la cherche en l'obſcurité.
Une Dame fort étonnée
Se plaint de ſa témérité :
Monſieur, ſuis-je aſſez tâtonnée ?
Le Curé s'excuſa beaucoup,
Et pour appaiſer ſon murmure,
Lui dit : je la tiens pour le coup,
Car j'ai le doigt dans la tonſure.

* * *

LE FRERE ET LA SOEUR.

MON cher Frere, diſoit Sylvie,
Si tu quittois le jeu, que je ſerois ravie,
Ne le pourras-tu point abandonner un jour,
Oui ma ſœur, j'en perdrai l'envie,]
Quand tu ne feras plus l'amour.
Va, méchant tu jouera tout le tems de ta vie.

ÉPIGRAMME.

UN homme d'une humeur gaillarde,
Appella quelqu'un maquereau,
Qui lui repliqua bien & beau;
Que votre épouſe eſt babillarde.

LE CHAPELIER.

CONTE.

EN Avignon étoit un Chapelier,
Des mieux tournés, & plus beau cavalier
Qu'on ne peint le Dieu de la guerre.
En le voyant femme ne tardoit guere,
A ſe prendre en ſi beau lien.
Une Comteſſe en devint amoureuſe,
Elle ſouhaita d'être heureuſe,
Ce qui lui fit employer ce moyen:
Elle envoya chercher Montagne,
Sous mine de faire un chapeau,
A ſon mari, le Comte d'Oripeau,
Qui pour lors étoit en campagne.
L'Adonis n'étoit pas ſi novice en ce point,
Qu'il ne jugeât fort bien que l'aventure
Simplement n'aboutiroit point
A prendre d'un chapeau la burleſque meſure;
Auſſi, dès qu'il eût vu parler,
Les yeux mourans de la Comteſſe,
Il crut qu'au fait il pourroit droit aller,
Sans bleſſer ſa délicateſſe;
Parquoi tirant du boſquet de Paphos,

Ce Dieu que dédaignoit Saphos ;
Il l'offre aux regards de la belle.
Le Compagnon lui plut ſi fort :
Qu'elle voulut en orner ſa chapelle.
La galante n'avoit pas tort.
Le Compagnon étant de taille énorme,
Foula comme il faut le caſtor ;
La Comteſſe fournit la coëffe avec la forme,
Moyennant quoi le mari fut coëffé
D'un caſtor fort bien étoffé.
Quoi ! c'eſt-là tout le ſtratagême,
Dit un valet, voyant le drôle à l'attelier ;
Ma foi, ſans être Chapelier,
J'aurois coëffé Monſieur de même.

LES BELLES JAMBES.

COLIN, pouſſé d'amour folâtre,
Regardoit à ſon aiſe un jour
Les jambes plus blanches qu'albâtre
De Roſe, objet de ſon amour;
Tantôt il s'adreſſe à la gauche;
Tantôt la droite le débauche.
Je ne ſais plus, dit-il, laquelle regarder;
Une égale beauté fait un combat entre elles.
Ah! lui dit Roſe, ami, ſans plus tarder,
Mettez-vous entre-deux, pour finir leurs querelles.

LE MARI RAISONNABLE.

ROLAND, allant faire voyage,
Laiſſa ſon Epouſe à Paris.
Elle uſant du droit de veuvage,
Pour un retrouva dix maris.
A ſon retour, en homme ſage,
Roland, loin de faire tapage,
Comme tant d'Epoux convaincus,
Par leur faute, de cocuage,
Dit, l'exploitant d'un grand courage,
Ah! que je fais-là de cocus!

LES DEUX AMIS.

AXIOCHUS avec Alcibiades
Jeunes, bien faits, galans & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux:
Qu'arrive-t-il? l'un des deux amoureux,
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille ſi belle,
Qu'ils s'en ventoient tous deux également.
Le tems venu que cet objet charmant,
Put pratiquer les leçons de ſa mere,
Chacun des deux en voulut être amant,
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne ſauriez faire,
Que cet enfant ne ſoit vous tout craché.
Parbleu, dit l'autre, il eſt à vous, compere,
Je prends ſur moi le haſard du péché.

SONNET.

POUR éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,
Catin deſſus un lit dormoit à demi nue,
Dans un état ſi beau qu'elle eut même tenté
L'humeur la plus pudique & la plus retenue.
Sa jupe permettoit de voir en liberté
Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue ;
Le centre de l'amour & de la volupté,
La cauſe du beau feu qui m'enflamme & me tue.
Un ſi ſenſible objet, en cette occaſion,
Banniſſant mon reſpect & ma diſcrétion,
Me fit foutre à l'inſtant cette belle dormeuſe ;
Alors elle s'éveille à cet effort charmant,
Et s'écrie auſſi-tôt : ah ! que je ſuis heureuſe !
Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant.

RONDEAU.

L'AIMABLE cul de Briſeïs,
N'a point de pareil ni de prix;
Plus rond qu'une boule d'yvoire;
Le croira qui voudra le croire,
J'en ai preſque mes ſens ravis;
Mon cœur de joie en eſt épris;
Et j'ai toujours dans ma memoire
L'aimable cul.
Celui de la Reine des Ris
Mille fois plus blanc que les lis,
Couronné de grace & de gloire,
N'eſt pas ſi vanté dans l'hiſtoire;
Que le ſera dans mes écrits
L'aimable cul.

A MONSIEUR DE**,

Qui avoit envoyé des perdrix à l'Auteur, & qui, ſur ſon remerciement en vers, lui avoit fait de nouveaux préſens.

PUISQUE vous payant en chanſons,
Seul bien qui de moi peut dépendre,
Je vois chez moi de nouveaux dons
Dès le lendemain ſe répandre;
Je ne dis plus mot pour ſuſpendre
Un trafic tel que celui-ci:
Je ſerois un ingrat à pendre
D'oſer dire encor grand'merci.

LE CORDELIER-CHEVAL.

BLAISE à la ville un jour ayant porté
Et bien vendu ſon avoine & ſon orge ;
Sur un Cheval qu'il avoit acheté,
S'en revenoit monté comme un Saint George.
Saint George ſoit : mais Saint George deſcend
A ſes beſoins, ou quand le pied lui gèle ;
Les pieds gelés, Blaiſe envain s'en défend ;
Il lui fallut abandonner la ſelle ;
De Cavalier devenir Fantaſſin,
De ſon Cheval lui-même être le guide ;
Et dans la neige entrouvrir un chemin,
Tirant la bête après lui par la bride.
Suivoient de loin deux griſons bien diſpos ;
Non des griſons de l'eſpece indolente
De celui-là qui porta ſur ſon dos
Le palfrenier du fameux Roſſinante :
C'étoit de ceux que Bocace nous vante ;
De ces matois connus par plus d'un tour
Ou de galant, ou d'eſpiégle, ou d'yvrogne ;
De ces bons Saints, qui ſe firent un jour
Martyriſer & cuire en Catalogne ;
Deux Cordeliers, pour vous le trancher net ;

Suivoient de loin & l'homme & le genêt.
Sus, ſus, l'ami, dit l'un des deux à l'autre,
Vois devant nous ce ruſtre & ſon Cheval ;
Faiſons un tour ici de carnaval ;
Entendons-nous, & la monture eſt nôtre.
Seulement ſonge à me bien ſeconder :
Goutte ne faut avoir ici, ni crampe ;
Je le ſaurai doucement débrider :
Toi cependant, habile à t'évader,
Sur le Cheval monte, pique & décampe ;
Puis ſur nos pas, derriere ce clocher,
Tandis qu'à fin je menerai l'affaire,
Tournant tout court, tu courras te cacher ;
Je ſuis un ſot, ou tu n'attendras guere
Que ſain & ſauf je n'aille t'y chercher.
Le complot fait, & la marche hâtée,
Gaillardement à l'œuvre les voilà ;
Déja par un, voici la bride ôtée,
Et proprement à ſon col ajuſtée,
Tandis que l'autre en galopant s'en va.
Sans que le bruit des pieds du quadrupede
Fût, ni ne pût de Blaiſe être entendu :
Le paillaſſon ſur la plaine étendu,
Un pied de neige y mettoit bon remède.
Au lieu marqué le Cavalier alla :
Qu'il ne ſoit plus parlé de celui-là.

Son compagnon, cette affaire arrangée,
Reſté pour gage & ſeul dans l'embarras,
Sur les talons de Blaiſe pas à pas,
La bride au col pendante & négligée,
La tête baſſe & l'échine allongée,
Alloit un traint dont il étoit bien las,
Quand Blaiſe auſſi, las de marcher lui-même,
Voulut enfin reprendre l'étrier :
Figurez-vous quelle ſurpriſe extrême,
Se retournant, de voir un Cordelier !
Eſt-il eſprit ſi fort qui n'y ſuccombe ?
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux ?
Au pauvre Blaiſe, homme ſimple & pieux,
La bride échape, & de la main lui tombe.
Le Papelard, humble à fendre les cœurs,
S'agenouillant, & d'un œil de colombe,
Bien tendrement laiſſant couler des pleurs,
S'écrie : hélas ! je ſuis Pere Paphnuce,
De S. François indigne & lâche enfant,
Que de la chair le Démon triomphant,
Dans ſes filets fit tomber par aſtuce.
Que voulez-vous ? le plus ſage a bronché ;
Le Tentateur mit un morceau d'Elite
A l'hameçon ; j'y mordis, je péchai ;
J'y remordis, j'y reſtois attaché ;
C'en étoit fait ; j'allois en proie au Diable,

Etre du vice à jamais entiché :
Mais Dieu qui veut en Pere pitoyable,
L'amendement, non la mort du coupable,
Pour me tirer de l'abîme infernal,
Où m'entraînoit cette habitude au mal,
Et m'amener à la réſipiſcence,
Conſtitua mon ame en pénitence,
Pendant ſept ans dans le corps d'un Cheval;
Le terme expire & vous êtes le maître
De me traiter à votre volonté :
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître;
A vous je ſuis, vous m'avez acheté.
  Eh oui ! dit Blaiſe, au Diable ſoit l'emplette !
J'eus belle affaire à vos péchés paſſés,
Pour en payer ainſi les pots caſſés !
De Dieu pourtant la volonté ſoit faite :
Car après tout, comme vous j'ai péché;
J'ai comme vous mérité pénitence;
Chacun ſon tour, toute la différence
Qu'ici je vois, dont je ſuis bien fâché,
La vôtre eſt faite, & la mienne commence.
Quitte j'en ſuis encore à bon marché;
Dieu m'auroit pu ſept ans envoyer paître;
Un Roi pécheur fut Bœuf pendant ſept ans;
Vous futes, vous, Cheval un pareil tems:
Un tems pareil, Ane je pouvois être,

Et maintenant travaillant au moulin ;
Bien autrement je rongerois mon frein,
Eh bien ! je perds une aſſez groſſe ſomme ;
Mais cinq cent francs ne ſont la mort d'un
homme ;
Soyez donc libre, & libre ſans rançon ;
Vous ſerez ſage, & vous n'irez pas comme
Un étourdi, remordre à l'hameçon.
Qui de ſi près a friſé les chaudieres ;
Sur ſon ſalut n'eſt pas ſi négligent ;
Pere Paphnuce, au moins pour mon argent,
Souvenez-vous de moi dans vos prieres.
Notre bon Pere alors ſe proſternant,
Et par trois fois ayant baiſé la terre,
Son chapelet, & les pieds du Manant,
Gai ſur ſes pas s'en retourne en grand'erre,
Tandis que triſte, & le gouſſet vuidé,
Blaiſe, chargé d'une bride inutile,
En véritable & belle oiſon bridé,
Regagne à pied ſon petit domicile.
Il ne dit rien de l'accident fatal,
Et s'en fut tû long tems, comme on peut croire,
Si quelques mois après dans une foire,
Il n'eut revu, reconnu ſon cheval,
Que marchandoit ſon compere Grégoire ;
Il s'émerveille, & ſouriant à part,

Ami, dit-il, le tirant à l'écart,
N'achete pas ce Cheval, & pour cauſe ;
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard ;
Je le connois : ſoit bien ſûr d'une choſe ;
C'eſt qu'un beau jour, te panadant en Roi
Sur cette bête en effet aſſez belle,
Crac, en chemin, tout d'un coup au lieu d'elle,
Tu trouvera un Cordelier ſous toi.
— Un Cordelier ! tu voudrois que je cruſſe...
Un Cordelier ! tu gauſſes..... — Point du tout,
Un maître moine ayant cordon, capuce,
Griſe vêture, & nom Pere Paphnuce.
Lors il conta le fait de bout en bout,
L'achat, la route & la métamorphoſe,
Et l'hameçon fatal au Franciſquain,
Et les ſept ans de purgatoire, enfin
Tout ce qu'il ſait ; le reſte, il le ſuppoſe.
Tiens, pourſuit-il : à peine le bourreau
S'eſt retrouvé ſous ſa premiere peau,
Et ſous le froc, que perdant la mémoire
Du châtiment qui lui fut ſi bien dû,
A l'hameçon il aura remordu,
Et le voilà ! Peſte, interrompt Grégoire,
Qu'il aille au Diable avec ſon hameçon,
Et ſes ſept ans de nouveau purgatoire !
Vraiment ſans toi j'étois joli garçon ;
C'eſt cinq cens francs que je gagne : allons boire.

IL FAUT TOUJOURS

QUE LA FEMME COMMANDE.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver allonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble Chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom étoit Meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivoit ſous le Roi Dagobert.
Il voyagea de vers Rome la Sainte,
Qui ſurpaſſoit la Rome des Céſars;
Il rapportoit de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux Champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes;
Mon Chevalier en étoit tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'Egliſe.

Sire ROBERT poſſédoit pour tout bien
Sa vieille armure, un Cheval & ſon Chien;
Mais il avoit reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
  Comme il étoit aſſez près de Lutece;
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouoit la blonde treſſe;
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine,
Qui tenteroit les Saints du Paradis;
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre;
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auroient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
A ſon giron portoit une corbeille,
Et s'en alloit avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accole avec franchiſe;
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe;

C'eſt tout mon bien prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur ;
Lui dit Marton. ROBERT preſſe la belle,
La fait tomber, & tombe auſſi-tôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſoit, ſon Cheval ombrageux,
Epouvanté de la fiere bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.
De Saint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.
Enfin Marton rajuſtant ſa coëffure,
Dit à ROBERT, où ſont mes vingt écus?
Le Chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture ;
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert!
Un Chevalier, dit-elle, ma pillée,
Et violée, & ſur-tout point payée.
Le ſage Prince à Marton répondit ;
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit :
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la Reine eſt très-experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marton s'incline, & va droit à la Reine.

Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avoit de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité:
Elle aſſembla ſon conſeil de Dévotes;
Le Chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'étoit paſſé;
Que vers Charonne il fut tenté du Diable;
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentoit coupable,
Qu'il en avoit un très-pieux remord;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.
ROBERT étoit ſi beau, ſi plein de charmes
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la Reine & ſon conſeil
Lorgnoient ROBERT & répandoient des larmes.
Marton de loin dans un coin ſoupira.
Dans tous les cœurs la pitié trouva place:
Berthe au conſeil alors remémora,
Qu'au Chevalier on pouvoit faire grace!
Et qu'il vivroit pour peu qu'il eût d'eſprit;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems deſire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La choſe étant au conſeil expoſée,

Fut à ROBERT auſſi-tôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver;
Il fit ſerment au genoux de la Reine,
De comparoître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & parti tout penſif.
Comment nommer, diſoit-il, en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? la Reine & ſon ſénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerois mieux, puiſqu'il faut que je meure,
Que ſans délai l'on m'eût pendu ſur l'heure.
Dans ſon chemin, dès que ROBERT trouvoit
Ou femme ou fille, il prioit la paſſante,
De lui conter ce que plus elle aimoit;
Toutes faiſoient réponſe différente,
Toutes mentoient, nulle n'alloit au fait.
Sire ROBERT au Diable ſe donnoit.
Déja ſept fois l'aſtre qui nous éclaire,
Avoit doré les bords de l'hémiſphere,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais;
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond; leurs robes voltigeantes
Etoient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphir en ſe jouant auprès,

Laiſſoit flotter leurs treſſes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formoient leurs pas ;
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpere
Les conſulter ſur ſa maudite affaire.
En un moment tout diſparoît, tout fuit.
  Le jour baiſſant, à peine il étoit nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupiere eſt bordée,
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée ;
Elle fit peur au brave Chevalier.
Elle l'accoſte, & d'un ton familier,
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous ſouffrons tous, mais parler nous ſoulage ;
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
  Le Chevalier lui dit hélas ! ma bonne,

Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain ;
Si je ne dis à la Reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux Dames.
La vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils que c'eſt pour votre bien :
Devers la Cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant deſiré ;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai.
Ce qui me plaît & qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux ;
Que vous ferez tout ce que je deſire.
Le bon **Robert** le jura non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte-à-côte arrivent en préſence
De Reine Berthe, & de la Cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La Reine aſſiſe, & **Robert** appellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes Dames,
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems,

N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eſt-là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
Comme il parloit, tout le conſeil conclut
Qu'il parloit juſte, & qu'il touchoit au but.
ROBERT abſous baiſoit la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dents
Criant juſtice, & la preſſe fendant ;
On lui fait place, & voici ſa harangue.
O Reine Berthe, ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connoît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrois de lui ce que j'eſpere ;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus, mon Cheval, mon bagage,

Et mon armure, étoient tout mon pratage,
Un moine noir a par dévotion
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton ;
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,
Je ne ſaurois payer ma bienfaitrice.
La Reine dit, tout vous ſera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés ;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit, rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon Cheval que je veux ;
Rien de ROBERT ne me plait que lui-même ;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime :
Je veux regner ſur ſon cœur amoureux :
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe :
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux ;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendoit pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras ;
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,

Signe ſon front ; & d'un ton lamentable ;
Il s'écrioit, ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerois mieux que votre Majeſté
Me fiançât à la mere du Diable ;
La vieille eſt folle ; elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dents reprit ;
Vous le voyez, ô Reine ! il me mépriſe ;
Il eſt ingrat ; les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidele ;
On en vaut mieux ; on orne ſon eſprit ;
On ſait penſer, & Salomon a dit,
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt pas un deshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à-côte du Roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connoiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé dans le coin d'un taudis,

Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toîts,
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe,
Nous ſervons Dieu, nous égalons les Rois;
Nous ſoutenons l'honneur de vos Provinces
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats;
Et croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos Princes.
Que ſi le Ciel à mes chaſtes deſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mere,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.
On me verra juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des Dames du palais.
On adjugea ROBERT à ſes attraits;
De ſon ferment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût; la Dame encor voulut
Etre à Cheval entre ſes bras menée,
A ſa chaumiere où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le Chevalier ſur ſon Cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras,
Saiſi d'horreur & rougiſſant de honte,

Tente cent fois de la jetter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas,
Tant des devoirs de la Chevalerie
La loi ſacrée étoit alors chérie.
Sa tendre épouſe en trottant avec lui,
Lui rappelloit les exploits de ſa race,
Lui racontoit comment le Grand Clovis
Aſſaſſina trois Rois de ſes amis,
Comment du Ciel il mérita la grace.
Elle avoit vu le beau pigeon béni,
Du haut des Cieux apportant à Rémi,
L'Ampoule ſainte, & le céleſte crême,
Dont ce grand Roi fût oint dans ſon baptême.
Elle mêloit à ſes narrations,
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui ſans couper le fil de l'aventure,
Faiſoient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſoient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému; prêtoit ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parloit,
Prêt à mourir quand il la regardoit.
    L'étrange couple arrive à la chaumiere,
Que poſſédoit l'affreuſe avanturiere,
Elle ſe trouſſe & de ſa ſale main,

De ſon époux arrange le feſtin ;
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux,
Formoient la table où les époux ſouperent,
A peine aſſis ſur deux minces trétaux :
Du triſte époux les regards ſe baiſſerent.
La décrépite égaya le repas,
Par des propos plaiſans & délicats,
Par des bons mots, qui piquent & qu'on aime
Si naturels que l'on croiroit ſoi-même,
Les avoir dits. ROBERT fut ſi content,
Qu'il en ſourit, & qu'il crut un moment,
Qu'elle pouvoit lui paroître moins laide.
Elle voulut quand le ſouper finit,
Que ſon époux vint avec elle au lit :
Le déſeſpoir, la fureur le poſſede,
A cette criſe : il ſouhaite la mort ;
Mais il ſe couche, il ſe fait cet effort ;
Il l'a promis, le mal eſt ſans remede.
Ce n'étoit point deux ſales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendu ſur des vieilles javelles,
Mal recouſus encor par des ficelles,
Qui révoltoient le guerrier malheureux ;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux ;

S'offroient à lui ſous un aſpect horrible ;
Le Ciel, dit-il, voudroit-il l'impoſſible ?
A Rome on dit que la grace d'en-haut,
Donne à la fois le vouloir & le faire ;
La grace & moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eſt bon ; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit ?
Ainſi parlant le bon ROBERT ſe jette,
Froid comme glace au bord de ſa couchette,
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant, ah ! ROBERT, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens,
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu !
Je me diſſous, je brûle, je me pâme,
Ah ! le plaiſir m'enyvre malgré moi ;
Je n'en peut plus, faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avoit un fond de complaiſance,

Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas, dit-il, j'aurois voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des ſoins de l'art & du courage :
Songez combien les Dames de la Cour
Célebreront ce prodige d'amour.
Je vous parois peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante,
Cela n'eſt rien pour des Héros bien nés ;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
  Le Chevalier amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du Ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
  C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vû de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire étoit jalouſe ;
J'avois raiſon ; convenez-en, mon fils,

Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider
Obéiſſez, mon amour vous demande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumiere
De cent flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumiere,
Sous des rideaux de perles réhauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidele
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auroient jamais imité les appas.
C'étoit Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le Dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais eſt moi-même,
Jouiſſez-en, dit-elle, à ſon vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous mérité que la beauté vous aime.
Or maintenant, j'entends mes auditeurs
Me demander quelle étoit cette belle ;
De qui ROBERT eut les tendres faveurs,
Mes chers amis, c'étoit la Fée URGELLE,
Qui dans ſon tems ſon protégea nos guerriers,

Et fit du bien aux pauvres Chevaliers.
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons Démons; des eſprits familiers,
Des farfadets aux mortels ſecourables!
On écoutoit tous ces faits admirables
Dans ſon Château, près d'un large foyer;
Le Pere & l'Oncle, & la Mere & la Fille,
Et les voiſins, & toute la famille,
Ouvroient l'oreille à Monſieur l'Aumônier,
Qui leur faiſoit des contes de ſorcier.
On a banni les Démons & les Fées,
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite,
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étoient un peuple aimable!
Que leur eſprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai ſous les traits de la fable!
La plus belle à mon gré de leurs inventions,
Fut celle du théatre, où l'on faiſoit revivre
Les Héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs paſſions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les Nations,
Conſacrer cet exemple, & chercher à le ſuivre.
Le théatre inſtruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux eſprits faux dont la ſotte rigueur,
Condamne parmi nous les jeux de Melpomene!
Quand le Ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La Nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaiſirs du théatre d'Athène,
Etoit de couronner, dans des jeux ſolemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels!
En préſence du peuple on leur rendoit juſtice.
Ainſi j'ai vu Villars, ainſi j'ai vu Maurice,

Qu'un maudit courtiſan quelquefois cenſura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une Actrice.
Ainſi quand Richelieu revenoit de Mahon,
(Qu'il avoit pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout ſur ſon paſſage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
 Au théatre d'Eſchile, avant que Melpomène
Sur ſon cothurne altier vint parcourir la ſcene,
On décernoit les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avoit pour ſa maîtreſſe,
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreſſe,
Mieux prouvé par les faits ſes nobles ſentimens,
Se voyoit couronné devant toute la Grece.
Chaque belle plaidoit ſa cauſe de ſon cœur,
De ſon amant aimé racontoit les mérites,
Après un beau ſerment dans les formes preſcrites,
De ne pas dire un mot qui ſentit l'orateur,
De n'exagérer rien, choſe aſſez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux Avocats.
On nous a conſervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loiſir de la Grece tranquille.
C'étoit, il m'en ſouvient, ſous l'arconte Eudamas.
 Devant les Grecs charmés, trois belles comparurent,

La jeune Eglé, Téone, & la triſte Apamis.
Les beaux eſprits de Grece au ſpectacle accoururent ;
Ils étoient grands parleurs, & pourtant ils ſe turent ;
Ecoutant gravement en demi-cercle aſſis.
Dans un nuage d'or, Vénus avec ſon fils,
Prêtoit à leur diſpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé ſimple & naïve,
De qui la voix touchante, & la douce candeur,
Charmoient l'oreille & l'œil, & pénétroient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime mon Pere a conſacré ſa vie,
Aux Muſes, au talens, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs ;
Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille ;
Qu'un mortel comme lui favoriſé des Dieux,
Elevé dans ſon art, & qui ſauroit le mieux
Animer ſur la toile, & chanter ſur la lyre,
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les Cieux.

Ligdamon m'adoroit ; ſon eſprit ſans culture,
Devoit, je l'avouerai beaucoup à la Nature ;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment ;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment ;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connoître.
L'amour forma ſon cœur, les graces ſon eſprit.
Il ne ſavoit qu'aimer, mais qu'il étoit grand maître,
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'a apprit!
Quand mon Pere eut formé le deſſein tyrannique,
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque Peintre heureux,
Qui feroit de bons vers, & ſauroit la muſique,
Que de larmes alors coulerent de mes yeux !
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique ;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des Dieux.
Je mourrois, il eſt vrai, mais je mourrois ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe.
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avoient tous hélas ! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançoit redoubloit mes allarmes ;
Ligdamon tant aimé me fuyoit pour toujours ;

J'attendois mon arrêt, & j'étois au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent:
Je ne pus décider, je ne les voyois pas.
Mon Pere ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allois entre ſes bras.
Un Eſclave empreſſé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue:
Sur la toile auſſi-tôt chacun porta la vue:
C'étoit moi. Je ſemblois reſpirer & parler;
Mon cœur en long ſoupirs paroiſſoit s'exhaler;
Et mon air & mes yeux tout annonçoit que j'aime,
L'art ne ſe montroit pas, c'eſt la Nature même,
La Nature embellie, & par de doux accords,
L'ame étoit ſur la toile auſſi bien que le corps;
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obſcure,
Comme on voit au matin le Soleil de ſes traits,
Percer la profondeur de nos vaſtes forêts,
Et dorer les moiſſons, les fruits & la verdure,
Harpage en fut ſurpris, il voulut cenſurer;
Tout le reſte ſe tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel Dieu s'écrioit Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art ſi ſublime?
A qui ma fille enfin devra-t-elle ſa foi?
Ligdamon ſe montrant, lui dit, elle eſt à moi,

L'amour ſeul eſt ſon peintre & voilà ſon ouvrage.
C'eſt lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mêlange inoui de ſons harmonieux ;
On croyoit être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Appelle, il chanta comme Orphée,
Harpage en frémiſſant, ſa fureur étouffée
S'exhaloit ſur ſon front, & brûloit dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées,
Il court, il va frapper, je vis l'affreux moment,
Où le traitre à ſa rage immoloit mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchoit deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth raiſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abbat, & lui pardonne.
Jugez, ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parloit Eglé. L'amour applaudiſſoit,

Les Grecs battoient des mains, la belle rougiſſoit
Elle en aimoit encor ſon amant davantage.

Téone ſe leva : ſon air & ſon langage,
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentoient égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure,
En vers moins allongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la Nature.

TÉONE.

Vous connoiſſez tous Agaton,
Il eſt plus charmant que Nirée.
A peine d'un naiſſant cotton
Sa ronde joue étoit parée ;
Sa voix eſt tendre ; il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Auſſi-tôt que je fus nubile.

Ce n'eſt pas ſa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris,
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un ſoir dans un petit bâteau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma Tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade;
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux Capitaine écumeur
Venoit ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaiſirs du Gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe;
Il me trouve un air aſſez beau;
Il laiſſe ma Tante, il me hape,
Il m'enleve comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.
Ma bonne Tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant,
Que ſa Téone eſt égarée,
Que de Lydie un Armateur,
Un vieux pirate, un revendeur

De la féminine denrée,
S'en eſt en allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agaton
S'amuſât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes:
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avoit déja fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.

Je

Je ne crois pas de que ſa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie ;
Quand dans un ſerrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté ;
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté
D'une entrepriſe ſi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux ſeuls daignerent paroître
A cet hymen précipité ;
Car il n'étoit point là de Prêtre ;
Et comme vous pouvez penſer,
Des valets on peut ſe paſſer
Quand on eſt ſous les yeux du maître.
  Le ſoir le ſatrape amoureux,
Dans mon lit ſans cérémonie,
Vint m'expliquer ſes tendres vœux.
Il crut pour appaiſer ſes feux
N'avoir qu'une fille jolie ;
Il fut ſurpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous eſt fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie ;
Toutes deux je contenterai,

N'ayez aucune jalouſie.
Après ſa petite leçon,
Qu'il accompagnoit de careſſes,
Il vouloit agir tout de bon;
Il exécutoit ſes promeſſes,
Et je tremblois pour Agaton;
Mais mon Grec d'une main guerriere,
Le ſaiſiſſant par la criniere,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il étoit garçon,
Et parla de cette maniere.
Sortons tous trois de la maiſon,
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon:
Marchons tous les trois au rivage;
Embarquons-nous ſur un eſquif,
J'aurai ſur vous l'œil attentif;
Point de geſte, point de langage;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupiere,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la riviere.
Le Satrape étoit un Seigneur
Aſſez ſujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéiſſance.

Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Si-tôt que nous fûmes en Grece,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en ſonnante eſpece :
Elle étoit forte il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurois fort à me plaindre,
S'il n'avoit ſongé qu'à me peindre ;
Et qu'à me faire une chanſon.

* * *

Les Grecs furent charmés de la voix douce &
vive,
Du naturel aiſé, de la gayeté naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon récit,
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on
dit.
On applaudit, on rit, les Grecs aimoient à rire,
Pourvu qu'on ſoit content qu'importe qu'on
admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;

Ses pleurs étoient un charme, & la rendoient
plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètre qui n'étoient ni trop longs ni trop
courts;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées,
Se ſuivoient avec art & ſembloient négligées;
Le rithme en eſt facile, il eſt mélodieux;
L'hexamètre eſt plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte.
Lieux fortunés, où la Grece raconte
Que le berceau de la mere d'amour,
Par les plaiſirs fut apporté ſur l'onde;
Elle y nâquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & ſa loi douce & pure,
A ſes ſujets n'avoient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes Autels;

Les Dieux ſont bons ; les Prêtres ſont cruels.
Les Novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendroit infidelle,
Iroit finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la Déeſſe avoit eut ſon berceau,
Si quelque amant ne ſe noyoit pour elle.
Pouvoit-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer conſtamment ?
Et ſi jamais à la foibleſſe en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant ;
C'eſt un grand mal, mais faut-il qu'on la noye ?
  Tendre Vénus, vous qui fites ma joie,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avois ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile,
Vous le ſavez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimois, & ſi j'avois beſoin
Que mon amour fût nourri par la crainte
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faiſoit un cœur de nos cœurs amoureux.
  Batile & moi nous reſpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déeſſe.
L'aſtre des Cieux en commençant ſon cours,
En l'achevant contemploit nos amours ;
La nuit ſavoit qu'elle étoit ma tendreſſe.

Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traitre.
D'amour pour moi parut s'envénimer.
Non s'attendrir, il le fit bien connoître.
Né pour hair, il ne fut que jaloux.
Il diſtilla les poiſons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs, monſtres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez y tous.
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de ſa trâme ſecrette,
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeſſe envain j'eus mon recours,
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours,
Dans cette mer où Vénus étoit née.
On me menoit au lieu de mon trépas,
Un peuple entier mouilloit de pleurs mes pas,
Et me plaignoit d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeoit tout mon ſort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!

Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.
C'en étoit fait, mon amant dans les flots,
S'étoit jetté pour me ſauver la vie.
On l'admiroit, en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorois, ô mort! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allois le ſuivre.
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité,
Fut miſe au jour & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment repare-t-il ma perte ?
Le beau Batile eſt mort, & c'eſt pour moi ?
  Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes ſoupirs, que mes funebres ſoins
Touchent vos cœurs que j'obtienne du moins,
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe,

„ Athène & moi couronnons mon amant ".
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêterent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlerent.

Chaque Juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils pancherent ;
Avec Téone ils avoient ri,
Avec Apamis ils pleurerent,
J'ignore & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommerent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeul que je tranſcris,
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix,
Vous êtes mon Aréopage.

THÉLÉME ET MACARE.

THÉLÉME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente,
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente,
Elle aimoit un gros réjoui,
D'une humeur toute différente,
Sur ſon viſage épanoui,
Eſt la ſénérité touchante,
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portoit.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentoit:
Elle vouloit être adorée.
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée,

Son infidele & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
  Elle va d'abord à la Cour.
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point chez vous Macare?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne;
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
  On lui dit: ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire;
Et les gens de ce caractere,
Ne vont pas dans ce pays-ci.
  Théléme marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le Sous-Prieur lui dit, Madame,

Nous avons long-tems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe,
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la Dame vagabonde ;
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colere :
Apprenez, dit-elle, mon frere,
Que celui qui fait mon tourment,
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſotiſe.
La belle court de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyoit volage.
Il ſera peut-être à Paris,

Dit-elle avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi beau & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, ſur mon avis
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'eſt qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint ſans le connoître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux & paſſa vite:
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte:
Au moins la Cour a des attraits,
Macare auroit pu s'y méprendre;
Mais les noirs ſuivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau
Chez Melpomene, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ce repas,
Où préſident les délicats,
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil;
Y ſemblent au premier coup d'œil,
De Macare être la copie:
Mais plus ils étoient occupés

Du ſoin flatteur de le paroître,
Et plus à ſes yeux détrompé,
Ils étoient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendoit pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre;
Et ſi vous voulez poſſéder,
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander,
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés,
Connoîtront Macare & Thélème,
Et vous diront ſous cet emblème,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, c'eſt toi qu'on deſire,
On t'aime, on te perds; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie;

Pour te garder il faut ſavoir
Se cacher & cacher ſa vie.

A UN MARI QUI BAT SA FEMME.

BATTRE ta femme de la ſorte,
Sous tes pieds la laiſſer pour morte,
Et d'un bruit ſcandaleux les voiſins allarmer,
Tu vas paſſer pour un infâme,
Compere l'on ſait bien qu'il faut battre une femme,
Mais il ne faut pas l'aſſommer.

AZOLAN.

A Son aiſe dans ſon village
Vivoit un jeune Muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage;
Et ſon nom étoit Azolan;
Il avoit tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il alloit l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre,
Dévot à l'Ange Gabriel.
Ce Miniſtre emplumé du Ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnoiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Méque & Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand Commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les hommes vont t'environner,
Quand tu ſeras en exercice.

Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voit jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'Egliſe,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penſer faire une ſottiſe.
Monſieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de ſa dignité,
Et même encor de la finance;
Dont il ſe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageoit par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence,
N'étoient rien ſans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par ſon ſerment empêché,
Se dit dans le fond de ſon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eſt chéri.
Adieu la Méque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,

Et

Et tout ce pompeux eſclavage ;
La ſeule Amine aura mon cœur ;
Soyons heureux dans mon village.
L'Archange auſſi-tôt deſcendit,
Pour lui reprocher ſa foibleſſe :
Le tendre amant lui répondit ;
Voyez ſeulement ma maîtreſſe ;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon ſupplice ;
Je ne veux qu'Amine & ſa foi ;
Reprenez votre bénéfice.
Du bon Prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez, mon très-cher Gabriel ;
J'aurai toujours pour vous du zele ;
Vous pouvez retourner au Ciel ;
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image,
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage,
Pandore fut la mere des humains.
Dès qu'elle put ſe voir & ſe connoître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintient ſéducteur,
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier Epoux, fut le premier trompé.
Mars viſita cette beauté nouvelle;
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers en ſon humide Cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cede à Mars peut ſe rendre a Neptune.
Le blond Phébus de ſon brillant ſéjour
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance,
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.

Mercure étoit le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler; il eut ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems,
Elle ne peut jamais faire autre choſe.
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-tems.
Elle avoit eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittoient; elle vit dans les champs
Un gros ſatire, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés tous de ces paſſe-tems,
C'eſt des humains l'origine premiere;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout differe.
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon pere,
L'autre un ſatire; & bien peu d'entre nous,
Sont deſcendu du Dieu de la lumiere.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

L'AMOUR ET LA FOLIE.

Ode anacréontique.

J'AVOIS juré d'être ſage,
Mais avant peu j'en fus las ;
O raiſon ! c'eſt bien dommage,
Que l'ennui ſuive tes pas.

J'eus recours à la folie ;
Je nageai dans les plaiſirs ;
Le tems diſſipa l'Orgie,
Et je perdis mes deſirs.

Entre elles je voltigeai ;
L'une & l'autre ſe reſſemble,
Et je les apprivoiſai,
Pour les faire vivre enſemble.

Depuis dans cette union ;
Je coule ma douce vie ;
J'ai pour femme la raiſon,
Pour maîtreſſe la folie.

Tour à tour mon goût volage
Leur partage mes deſirs ;

L'une a ſoin de mon ménage,
Et l'autre de mes plaiſirs.

LES GRACES RÉFORMÉES.

LORSQU'EN t'inſtruiſant tu t'amuſes
A conſidérer tous ces Dieux,
Dont tant de favoris des Muſes,
Ont pris ſoin de peupler les Cieux:
« On en pourroit, dis-tu, réformer quelques claſſes;
» L'abondance des biens en fait tomber le prix;
» Pourquoi par exemple trois Graces?
» Une ſeule eut ſuffi ". D'accord, jeune Philis;
Mais il étoit peu vraiſemblable
Qu'une ſeule beauté raſſemblât tant d'appas;
Puiſqu'on ne te connoiſſoit pas,
Cette erreur étoit pardonnable.

ALCIBIADE A GLYCERE.

TOI, dont le teint eſt plus frais que tes fleurs,
Toi, que l'amour nomma ſa bouquetiere,
Qui près du temple embelli pour ſa mere,
Vends tes bouquets & vole tous les cœurs;
Conſole-moi ; mon aimable Glycere.
Loin du boſquet où tu comblas mes vœux,
Où le plaiſir te fit ma ſouveraine,
J'habite hélas ! des palais faſtueux ;
Je ſuis l'amant d'une ſuperbe Reine ;
Glycere, hélas ! je ſuis bien malheureux !
Ah ! que le trône, ah ! que ſon étalage
Nuit aux deſirs, effarouche l'amour !
Sur les carreaux je m'endors à la Cour,
Comme avec toi je veillois au village.
L'ombre d'un hêtre, un aſyle écarté,
Une bergere, au printems de ſon âge,
Pour un amant, ainſi que pour un ſage,
Sont plus qu'un trône & qu'une Majeſté.
Vénus jamais ne porte un diadême :
Comme le tien, ſon front eſt ceint de fleurs,
La beauté ſeule eſt ſon pouvoir ſuprême,
Et ſes palais, des berceaux enchanteurs.

Quand ſous leur voûte, Adonis en ſilence,
Etoit conduit par la main du deſir,
Vénus alors oubliant ſa puiſſance,
Etoit mortelle en faveur du plaiſir;
Vénus ſouvent deſcendoit ſur la terre;
Son fils, lui ſeul, étoit ſon confident;
Pour ſon amant, Vénus étoit bergere,
Ne pouvant faire un Dieu de ſon amant.
Mais le moyen, (pardonnez, grande Reine,)
D'être amoureux avec tant d'apparat!
L'amour heureux que révolte une chaîne,
S'il eſt trop vu, n'eſt jamais délicat.
Qu'auprès de vous retenu par lui-même,
Libre toujours, il ſoit toujours conſtant!
On a chez vous une charge d'amant:
Ah! comment donc voulez-vous qu'on vous aime?
N'ayez donc plus de premier Ecuyer,
Qui chaque ſoir, vienne me réveiller,
En me diſant, d'une voix bien hautaine:
Allons, Seigneur, c'eſt aſſez ſommeiller;
Allons, Seigneur, venez... aimer la Reine.
Tenez, Madame, afin d'en mieux jouir,
Ne réglez plus les inſtans du plaiſir;
L'occaſion, le caprice eſt ſon guide;
Comme l'amour, il aime à voltiger;
Que le haſard toujours lui ſeul décide

Le vrai moment & l'heure du berger.
Que ſans éclat, ſans importante eſcorte,
En tâtonnant, ſur tout ſans écuyer,
J'entre, pieds nuds, par un autre eſcalier
Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte;
Que ſouvent même, & ſans aide & ſans bruit,
Prenant alors, dans l'ombre de la nuit,
Un pet-en-l'air pour tunique royale,
Sa Majeſté, ſe faiſant mon égale,
Vienne trouver ſon amant dans ſon lit;
Reſpectant moins, j'aimerai davantage;
Pour vos attraits j'oublirai tous vos droits;
Et vous verrez, Reine, que quelquefois
Un froid reſpect vaut bien moins qu'un outrage.
Mais pour l'amour ouvrir les deux battans,
Le promener, ſuivi d'une brigade,
Sous les lambris de vingt appartemens;
Le recevoir ſur un lit de parade,
Beau lit d'honneur, faſtueux ornemens,
Superbe dais, magnifique retraite,
Où l'on s'endort, où l'on donne, en baillant,
A ſa grandeur un baiſer d'étiquette!....
C'eſt un enfant que le Dieu de Paphos;
Il veut voler ſans eſclave & ſans maître;
Il veut ſouvent entrer par la fenêtre;
Quelquefois même il y veut des barreaux;

Le bruit l'effraye & le fait diſparoître ;
L'obſtacle ſeul irrite ſes deſirs ;
Pour le détruire, il ſait le faire naître :
S'il eſt tranquille, il n'a plus de plaiſirs. . . .

C'eſt chez toi ſeule, ô ma belle Glycere,
Que cet enfant prodigue mon bonheur ;
Tu ſais tromper : mais auſſi tu ſais plaire ;
Il faut tromper dans l'amoureux myſtere,
Puiſque l'amour eſt lui même un trompeur.
Que tu lui dois, fripponne, de guirlandes
Pour tous les biens dont il ſut te parer !
Et ce n'eſt pas toujours par les offrandes
De tes bouquets que tu dois l'honorer.
Il te doua, pour ſoutenir ſa gloire,
De deux grands yeux tant ſoit peu libertins ;
Il t'eut fait tort de plus d'une victoire,
S'il t'en avoit donné de moins coquins :
Il te fit belle, & qui plus eſt, jolie ;
Il prit plaiſir à former les contours
De ce beau ſein que tu caches toujours,
Pour qu'à le voir toujours on s'étudie ;
N'oubliant rien, il t'apprit à rougir,
Même à pleurer ; il unit dans Glycere,
Pour tout charmer, pour tout aſſujettir,
L'air de Laïs aux traits d'une bergere ;

Glycere a tout pour donner du plaiſir. . .
Le ſouvenir de tes ſeules careſſes
Fait plus ſur moi que la réalité
Des grands baiſers, des royales tendreſſes
Dont m'ennuira dans peu Sa Majeſté.
Hélas ! ici la pourpre m'environne ;
Je ſuis chargé de dorures, & d'ennuis :
De beaux œillets par toi-même cueillis
Formoient chez toi mon dais & ma couronne ;
Nous n'avions point de ſuperbes habits ;
Le goût faiſoit notre magnificence :
Mais nous avions, Glycere, en récompenſe,
De bien beaux jours & de plus belles nuits ;
L'amour jamais n'exigea de parure :
Jamais l'Amour ne conſulte un miroir ;
Ses blonds cheveux flottent à l'aventure ;
L'or n'eſt point fait pour meubler un boudoir.
Je n'aime point ce ſuperbe étalage,
Tous ces réſeaux, ennemis du deſir,
Toujours armés contre la main volage,
Qui veut errer dans le champ du plaiſir :
La volupté s'en indigne & murmure.
Chez toi, Glycere, on craint peu ce deſtin ;
On n'y reçoit jamais d'égratignure
Que de la roſe éparſe dans ton ſein ;
Mais que l'on doit chérir cette piqure

Lorſque la bouche, au ſourire enfantin,
Vient elle-même eſſuyer la bleſſure !
Ces longs repas, que l'on nomme feſtins;
Où près de vous, l'ennui ſe met à table,
Valent-ils donc ces ſoupers clandeſtins,
Où le plaiſir ſait toujours rendre aimable;
Où la douceur de tromper un jaloux,
Un vieux Midas, ajoute à notre joie;
Où ſans projet, le rire ſe déploie;
Où ſans juger les ſages ni les foux,
Nous oublions tout l'Univers pour nous;
Où l'appétit, qui naît du plaiſir même,
De tous les plats ſe fait le cuiſinier;
Où libertin & gourmand par ſyſtême,
L'on mange bien & l'on s'aime de même;
Où l'on eſt deux ſans crainte de bâiller?
Ah! que me font toutes ces caſſolettes,
Tous ces parfums, tous ces vaſes brillans,
Ces dais couverts de cent milles paillettes,
Où l'on reſpire un inſipide encens?
J'aime bien mieux cette ſimple corbeille,
Où le matin, quand le timide oiſeau
Vient t'annoncer que l'aurore s'éveille,
Ta main confond le lys & le barbeau,
Ce beau panier que la roſe couronne,
Qui dans tes mains, de l'amour eſt le trône,

Et qui jadis lui ſervit de berceau. . . .
Mais dis moi donc, que ſervent à la Reine
Tous ces trumeaux qu'elle a fait diſpoſer
Près d'un ſopha qui donne la migraine?
Je te promets qu'elle eut pu s'en paſſer.
Eſt-ce; dis-moi, redoutant le murmure,
Et l'œil perçant de la malignité,
Pour rétablir l'ordre de ſa parure?
De quoi s'occupe, hélas! Sa Majeſté?
Je ſais prévoir cette triſte aventure:
Preſque jamais ſon rouge n'eſt ôté.
Rappelle-toi, ma Glycere, cette onde,
Où réparant les larcins du plaiſir,
Tu rattachois ta treſſe vagabonde
Que détachoit auſſi-tôt le deſir.
Te ſouvient-il de ce jour, ma Glycere?
(Ce jour étoit la fête de l'amour).
Pour le fêter, abandonnant la Cour,
Nous fûmes ſeuls vers ce bois ſolitaire
Que tu ſais bien qu'à la Cour il préfere;
Ah! le beau jour! comme j'étois heureux!
Tout me ſembloit d'un fortuné préſage:
Si je levois mes regards vers les Cieux,
Je découvrois un azur ſans nuage;
Dans les forêts, les oiſeaux chantoient mieux;
Bien plus matin la complaiſante aurore

Me paroiſſoit, en faveur des amours,
Verſer ſes pleurs ſur les parfums de Flore;
Et pour nous deux avoir changé ſon cours;
Du frais Zéphir l'haleine étoit plus pure;
Un air plus doux rajeuniſſoit les champs;
Tout renaiſſoit: l'aſpect de deux amans
Avoit ſans doute embelli la nature.
Ivre d'amour, le deſir dans les yeux,
J'entre avec toi dans cette grotte ſombre,
Que vingt palmiers défendent par leur ombre
Des feux du jour comme des envieux;
Dans tous les tems, un lit de fleurs nouvelles
Y tend un piege à la foible beauté;
L'amour jura que jamais de cruelles,
Aucun mari, pas une Majeſté,
Ces froids tyrans des plaiſirs & des belles,
N'habiteroient ce ſéjour enchanté.
C'eſt-là, Glycere, ô ma belle maîtreſſe!
Qu'enfin j'obtins cet amoureux baiſer,
Qu'apparemment pour doubler mon ivreſſe,
Pendant deux jours tu ſus me refuſer.
Connois-tu bien la grande différence
Qu'entre Glycere & nos femmes de Cour,
Pour décider toujours la préférence,
En ta faveur, a ſu mettre l'amour?
Tiens, la voici: toujours vive & coquette,

Tu vas donnant des baiſers, des faveurs;
Nous t'adorons, nous nous croyons vainqueurs:
Mais un caprice, & ſoudain la retraite
Eſt notre lot, tu te ris de nos pleurs;
Un doux regard précede tes rigueurs;
Et leurs rigueurs annoncent leur défaite:
Mais le caprice, en te parlant pour moi,
Fit mon bonheur; (puis-je dire le nôtre)?
Tu me ſavois plus ſcélérat qu'un autre:
Ce titre eſt bien quelque choſe pour toi;
Je ſuis heureux, j'étois digne de l'être;
Je t'adorois, je t'aimois, je brûlois:
Sur ton beau ſein, je mourrois pour renaître;
Et pour mourir toujours je renaiſſois.
Bien différente en ceci d'une Reine,
Qui veut toujours qu'on faſſe tous les fraix:
Pour le plaiſir tu partageois la peine,
Et par la peine au plaiſir tu gagnois.
Dieux! quels momens! je vois ta belle bouche,
Belle toujours, ſur-tout quand on y touche;
Je vois tes yeux embellis par ces pleurs,
Que le plaiſir, tu le ſais, fait répandre,
Nuages doux, amoureuſes vapeurs,
Dans tes beaux yeux mêlés d'un feu ſi tendre;
J'entends encor ces ſoupirs enchanteurs,
Et ces baiſers que mes levres errantes

Venoient chercher ſur tes levres brûlantes,
Où le plaiſir confondoit nos deux cœurs;
Ces demi-mots du deſir qui s'éveille,
Ces ſons touchans ſoudain interrompus,
Plus éloquens, pour être ſuſpendus,
Viennent toujours careſſer mon oreille.
Je viens de rire, & je vais m'ennuyer;
Ah! ç'en eſt fait, la force m'abandonne;
J'entends déja le maudit Ecuyer;
Adieu, Glycere, adieu; je vais bailler
Bien tendrement ſur les degrés du trône.
Vole par jour vingt mille libertés;
Fais-moi par jour vingt infidélités,
Cent, ſi tu peux: va! je te le pardonne;
Dupe les vieux, & ruine les ſots:
Conſerve bien ta fripponne de mine;
Garde-toi bien de perdre tes défauts;
Sois toujours belle, & ſur-tout bien coquine.

⁂

LE PARDON,

CONTE.

A Son voiſin, la gentille Iſabelle
Fut ſe plaindre de ſon époux,
Qui toujours lui cherchoit querelle;
Croyez-moi; dit-il, vengez-vous:
Le conſeil plus fort à la belle;
Le galant fut choiſi pour ſervir ſon courroux.
A chaque heure du jour, c'étoit nouvelle plainte;
Notre couple à l'envi ſignaloit ſon ardeur:
Mais la colere du vengeur
En moins de huit jours fut éteinte;
De tout on ſe laſſe à la fin.
La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,
Six fois fut ſe plaindre un matin:
Oh! pour le coup, dit le voiſin,
Je ſuis chrétien, je lui pardonne.

EPITRE

ÉPITRE A UNE COQUETTE.

C'EST aſſez me croire ta dupe :
En dépit de ta vanité
Et du manege qui t'occupe ;
D'honneur ; je ne l'ai pas été.
Sauve qui peut ! . . . Jeune & charmante,
Tes traits ſur moi n'ont point porté ;
Sans doute l'inſulte eſt criante ;
C'eſt manquer à la probité ;
A tes ruſes les plus ſecrettes ;
Qui ! moi ! j'ai le front d'échapper !
Tout amant qu'on ne peut tromper,
Eſt un monſtre aux yeux des coquettes.
Je l'avouerai, quand je te vis,
Fraîche, comme on l'eſt au bel âge,
T'avancer au milieu des ris,
Et fixer la foule volage
De tous nos jeunes étourdis,
T'offrant des cœurs à ton paſſage ;
Lorſque je vis tes beaux cheveux
Tomber à boucles ondoyantes,
Sur tes épaules éclatantes,
Dont l'albâtre en reſſortoit mieux ;

Lorſque je vis ſur tes grands yeux
Tes longues paupieres baiſſées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes penſées ;
Cette taille qui tour à tour
Eſt légere ou voluptueuſe,
Et ſait être majeſtueuſe,
Sans trop effaroucher l'amour ;
Embraſé d'une ardeur nouvelle ;
Quand je vis tout cela, Zulmé,
Je m'écriai : comme elle eſt belle !
Qu'il feroit doux d'en être aimé !
Mais après la premiere yvreſſe,
Quand laiſſant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adreſſe,
Et tous le revers du tableau,
Ta beauté toujours ſous les armes,
Pour inſulter à ſes martyrs,
L'artifice de tes ſoupirs
Et le menſonge de tes larmes ;
Quand je te vis à tes amans
Jetter une amorce perfide,
Pour t'aſſurer de leurs tourmens ;
Quand je ſurpris une ame aride,
Sous le maſque des ſentimens ;
Lorſque pour ſuivre une conquête,

Je te vis avec tant de feu,
Mettre cent paſſions en jeu,
Avec l'amour-propre à leur tête :
Prompt alors à me dégager,
Et plein d'un ſens froid qui m'étonne,
Je m'écriai : qu'elle eſt fripponne !
Et quel plaiſir de s'en venger !
  Bref, la guerre entre nous commence :
J'abjurai vite mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence ;
Tu m'enhardis le premier jour ;
Le ſecond, je ris quand j'y penſe,
Tu fis un effort de décence ;
Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défenſe.
A cet acte d'hoſtilité,
J'oppoſe une autre batterie :
J'encourage ta perfidie,
Par un déſeſpoir imité.
Bientot mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas :
Nouvelle attaque, autres combats :
Nous déployons notre ſcience :
C'eſt à qui ſera le plus faux :
De l'art épuiſant les chef-d'œuvres,
Je déconcerte tes manœuvres,

Lorſque je vis ſur tes grands yeux
Tes longues paupieres baiſſées,
Et ton regard ingénieux
Où l'on croit lire tes penſées;
Cette taille qui tour à tour
Eſt légere ou voluptueuſe,
Et ſait être majeſtueuſe,
Sans trop effaroucher l'amour;
Embraſé d'une ardeur nouvelle;
Quand je vis tout cela, Zulmé,
Je m'écriai: comme elle eſt belle!
Qu'il feroit doux d'en être aimé;
Mais après la premiere yvreſſe,
Quand laiſſant tomber le bandeau,
Je vis tes projets, ton adreſſe,
Et tous le revers du tableau,
Ta beauté toujours ſous les armes,
Pour inſulter à ſes martyrs,
L'artifice de tes ſoupirs
Et le menſonge de tes larmes;
Quand je te vis à tes amans
Jetter une amorce perfide,
Pour t'aſſurer de leurs tourmens;
Quand je ſurpris une ame aride,
Sous le maſque des ſentimens;
Lorſque pour ſuivre une conquête,

Je te vis avec tant de feu,
Mettre cent paſſions en jeu,
Avec l'amour-propre à leur tête :
Prompt alors à me dégager,
Et plein d'un ſens froid qui m'étonne,
Je m'écriai : qu'elle eſt fripponne !
Et quel plaiſir de s'en venger !
  Bref, la guerre entre nous commence :
J'abjurai vite mon amour,
Et n'en gardai que l'apparence ;
Tu m'enhardis le premier jour ;
Le ſecond, je ris quand j'y penſe,
Tu fis un effort de décence ;
Les dédains même eurent leur tour ;
Je me tins prêt à la défenſe.
A cet acte d'hoſtilité,
J'oppoſe une autre batterie ;
J'encourage ta perfidie,
Par un déſeſpoir imité.
Bientot mon air d'indifférence
Arme l'orgueil de tes appas :
Nouvelle attaque, autres combats :
Nous déployons notre ſcience :
C'eſt à qui ſera le plus faux :
De l'art épuiſant les chef-d'œuvres,
Je déconcerte tes manœuvres,

Et contreminé tes travaux.
Ta prudence envain ſe ménage
Des chemins couverts & mêlés :
Dans tes plus ſombres défilés,
Je ſuis toujours ſur ton paſſage.
Te ſouvient-il de ce moment,
Où baloté par ton caprice,
Je ſoupirois ſi tendrement
En accuſant ton injuſtice ?
J'appuyai ces ſoupirs trop vains
Par un beau déluge de larmes ;
Tes yeux alors ſembloient ſereins ;
Tu jouiſſois de mes allarmes :
Eh ! bien ! ces pleurs, ils étoient feints ;
J'en ſuis déſolé pour tes charmes.
Te ſouvient-il encor d'un ſoir,
Où ſur un ſopha renverſée,
Et par cent zéphirs careſſée
Dans le plus magique boudoir,
Trois fois tu m'étois retracée
Par le jeu d'un triple miroir ?
Tes frais vêtemens laiſſoient voir
Une jambe au haſard jettée,
Attitude exprès méditée,
Pour me rembarquer dans l'eſpoir ?
La lumiere demi-voilée ;

Coloroit ton ſein preſque nud,
Allant ſans être contenu,
Comme une fleur fort effeuillée
Du calice qu'elle a rompu;
J'ordonnai: mes yeux s'allumerent;
Doux avant-courreurs des plaiſirs,
Les geſtes, les regards parlerent,
Et tu les pris pour des deſirs.
Tu t'abuſois; Ciel! quel outrage!
Envain expiroit ta fierté;
Envain l'amour livroit paſſage
A l'heureuſe témérité:
Tu ſais trop combien je fus ſage;
Et cependant des feux de l'âge
J'ai toute la vivacité.
Je riois de ta dignité
Qui contraſtoit avec l'injure;
Du déſordre de ta parure;
De ton maintient déconcerté;
Et tu vis dans cette aventure,
Que la jeuneſſe & la beauté
N'ont qu'un pouvoir bien limité,
Sans le charme de la nature.

Combien te ſurpaſſe à mes yeux
La bergere douce & ſenſible,
Qui par un attrait invincible,

Naïvement fait un heureux !
Ses baiſers peignent ſon yvreſſe,
Sans ôter rien à ſa candeur ;
Succombe-t-elle : ſa foibleſſe
La pare aux yeux de ſon vainqueur ;
Sans la moindre ſupercherie,
Elle s'embellit en aimant,
Et ſa ſeule coquetterie
Et l'art de plaire à ſon amant.
  Mais quels tableaux vais-je te faire ?
Je choiſis-là de vieux crayons,
Et reſſuſcite la chimere
Des Hilas & des Corydons,
Mourant d'amour ſur la fougere,
Et bien plus ſots que leurs moutons.
Va, Zulmé, fournis ta carriere.
Il eſt tant de mortels blaſés,
Tant de petits ſeigneurs uſés,
Qui réclament ton ſavoir faire !
Exerce tes jolis talens,
Sur quelques fous mélancoliques ;
Attaque des tempéramens
Ruſſes, Anglois, ou Germaniques ;
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.
Pour moi, je hais trop l'artifice,
Et je tiens trop aux ſentimens ;

Sais-je évaluer un caprice ?
Sais-je priſer de faux ſermens ?
Trompe, déſeſpere, tourmente
Les oiſifs qui ſont tes amans ;
Pourſuis : coquette de vingt ans,
Ta couronne eſt encor brillante :
Mais c'eſt à trente où je t'attends.

JUPITER ET JUNON.

JUPITER s'ennuyoit aux Cieux ;
Il n'y voyoit que des Déeſſes :
O Princes, qui n'aimez qu'en Dieux,
Vous bâillez près de vos Princeſſes.
Envain il paſſoit tous les ans
Des plus belles aux plus gentilles :
Malgré leurs charmes ſéduiſans,
C'étoit pour lui pâtés d'anguilles.
Toujours la Reine du printems !
Toujours Vénus ! toujours l'aurore !
Hébé, vous étiez jeune encore :
Mais c'étoit depuis ſi long-tems !
Ah ! dans la céleſte demeure,
Il faut jouer la dignité ;
Ce ton laſſe au premier quart-d'heure :
Jugez durant l'éternité.
Il quitta les ſimpiternelles,
Et j'en aurois bien fait autant ;
Il vint dans les bras de nos belles ;
Et l'on n'eſt Dieu qu'en l'imitant.
Junon dans ſa jalouſe flamme,
Fit grand bruit de ſes trahiſons ;

Elle avoit tort par cent raiſons :
D'abord c'eſt qu'elle étoit ſa femme.
Puis elle avoit de trop grands yeux ;
Je l'ai cent fois lu dans Homere :
Je crois, comme il étoit pieux,
Que du reſte il s'eſt voulu taire.
D'ailleurs, pourquoi tant quereller
Quand le remede eſt ſi facile ?
En hommes pour la conſoler,
La terre étoit aſſez fertile.
Par gloire ou curioſité,
Qui n'eut pris part à ſa triſteſſe ?
Le cœur s'enfle de vanité
Entre les bras d'une Déeſſe.
Ma foi, pour cet honneur divin,
J'aurois paſſé ſur l'agréable ;
Changer Jupiter en Vulcain,
Eſt un exploit très-mémorable.
Je ſais que cet époux coquet
N'étoit pas un époux commode ;
Le ton de Paris lui manquoit :
Nous l'aurions mis à notre mode.
Contre Ixion ſon fier courroux
Dégrade ſa gloire immortelle :
Ah! le bonheur d'être infidele
Ote le droit d'être jaloux.

LE LABYRINTHE DU CŒUR.

SOus ton regne orageux , fugitive jeuneſſe ,
Tout m'étoit l'objet d'un deſir ;
Dans les excès du vin , & de fauſſe tendreſſe ,
Je croyois goûter le plaiſir ;
Je l'effleurois : enfant de la délicateſſe ,
Il fuyoit , m'échappoit ſans ceſſe ,
Quand j'étois prêt à le ſaiſir.
Pouvois-je le fixer , ſans l'art de le choiſir ?
Amuſemens de toute eſpece ,
Arts , ſpectacles & jeux , occupoient mon loiſir ;
Ce calme paſſager , que la paſſion laiſſe
Au milieu des accès de la fievre traîtreſſe ;
Des faux brillans du goût j'aimois à m'éblouir ;
Triſte ſort d'un mortel qui ne ſait pas jouir !
Mais dans un des momens où l'illuſion ceſſe ,
Le jour de la raiſon éclaira ma foibleſſe :
J'apperçus toutes mes erreurs ,
Et tel qu'on ſe réveille , en ſortant de l'yvreſſe ,
La tête pleine de vapeurs ,
Et le cœur en proye à la flamme ,
J'eſſayai de porter le flambeau dans mon ame ,
Et d'en ſonder les profondeurs.

Quels obliques détours dans cet obſcur dédale !
Que de monſtres à ſurmonter !
Je vis l'orgueil, *Hydre* fatale
Qui renaît, plus à redouter
Après le coup mortel qu'on a cru lui porter.
La gloire, de lauriers & d'encens affamée,
Chimere aux yeux étincellans,
Qui parmi des flots de fumée
Exhale quelques feux tremblans.
La vengeance, affreuſe *Gorgone*,
Que la haine ſoutient, que la cruauté ſuit,
Qui les ſerpens en tête, ainſi que Tiſiphone,
D'un ſeul de ſes regards pétrifie & détruit.

Le préjugé, nouveau *Protée*,
Qui ſouvent terraſſé, ſe releve en vainqueur
Sous diverſes forme empruntée,
Et courbe les humains ſous le joug de l'erreur,
Et toi, *Syrene* enchantereſſe,
Qui par les doux accens de ta perfide voix;
Soumets à d'odieuſes loix
Et la jeuneſſe & la vieilleſſe,
Volupté, quel mortel peut triompher de toi?
Il faut pour te combattre, être ſourd, inſenſible,
Et détourner les yeux d'un attrait invincible,
Ou plutôt fuir avec effroi:

En vain , lorſque tu nous appelles ;
Par les nœuds les plus forts nous ſommes enchaînés ,
Ils cédent ; nous volons dans tes bras infideles ;
Où de liens honteux , & d'entraves cruelles
Nous nous trouvons environnés.
Par les armes de la morale
J'eſpérai de mon ſein chaſſer ces ennemis ;
Les dogmes faſtueux que le portique étale ,
Dans mon eſprit bien affermis ,
Me donnerent un nouvel être ;
Mais qui gagnai-je ? de l'humeur :
Farouche , atrabilaire , & fier de le paroître ;
Affectant de braver le plaiſir , la douleur ,
Sophiſte pointilleux , cauſtique , inſociable ,
Je devins miſantrope , & me crus raiſonnable.
L'imprudent Satyrique , en prodiguant le ſel ,
Ne ſent pas le fiel qui s'y mêle ;
Dans l'amertume de ſon zele
Il veut être nommé cenſeur univerſel ;
Mais tôt ou tard frappé des traits qu'il envénime ,
S'il ceſſe de fronder & le ſiecle , & les mœurs ,
L'humanité reprend l'empire légitime
Dont le Ciel a gravé la loi dans tous les cœurs.
Elle ſeule de mes journées
M'apprit le véritable emploi ;

A la Société, je les ai deſtinées,
Me dit-elle : aime, & ſers ta patrie, & ton Roi,
Barbare, & malheureux qui ne vit que pour ſoi !
Sur ſes ſages leçons réglant dont ma conduite,
Je me rendis utile, & ſortis de l'oubli.
Déja trop plein de mon mérite,
Imprudent, j'eſpérois voir mon nom établi
Dans le rang glorieux qui fait les nom d'élite.
Vains projets ! mes ſoins aſſidus,
Mes ſervices furent perdus ;
Et je ſortis de ſervitude,
En déteſtant l'ingratitude.
Confus de tant d'égaremens,
Voyant de toutes parts des écueils ſur ma route ;
Je me précipitai dans l'abîme du doute,
Où je me vis en butte à de nouveaux tourmens.
Il faut ſavoir douter : la craintive prudence,
Pour arriver au vrai, ſuſpend ſes jugemens,
Et laiſſe plus d'un jour vaciller la balance.
Mais flotter dans l'obſcurité,
Pour paroître affranchi de la crédulité,
N'oſer ſe décider dans le cours de ſa vie,
C'eſt moins chercher la vérité
Que la tenir captive, après l'avoir ſervie.
On ouvre enfin les yeux : quels fruits de tant de ſoins,

Lorſqu'à ſe réformer on travaille ſoi-même ?
On compte pour vertus quelques vices de moins.
En vain dans notre orgueil extrême
Nous nous applaudiſſons, après de grands efforts,
D'avoir ſu réſiſter à de foibles amorces ;
C'eſt l'âge qui nous calme ; & l'ame acquiert des forces
Aux dépens de celles du corps.
La raiſon ſtérile appanage,
Souvent en meuriſſant ne nous en ſert pas mieux,
La vertu n'eſt pas ſon ouvrage :
Des genoux chancelans, & de trop foibles yeux ;
Font modérer le pas à la fin du voyage :
Eſt-ce donc là devenir ſage ?
Par malheur, ce n'eſt qu'être vieux.
Dans l'été des ans même, où tout ſe pacifie,
Je ſentois rallumer le feu des paſſions,
Dont les froids documens de la philoſophie,
La glace des réflexions,
Et tout l'ennui verſé dans mon ame engourdie,
Avoient mal éteint l'incendie.
O divine amitié ! tu vins à mon ſecours,
Des bords du Phlégéton ta voix me fit renaître,
Je ſentis dans tes mœurs multiplier mon être,
Et la paiſible aurore éclaira mes beaux jours.
Mais mon cœur vaſte, eſt trop avide

De mouvemens délicieux,
N'étoit pas tout rempli par un ami ſolide,
Et dans ſes entretiens tendres & gracieux,
Se trouvoit à regret du vuide.
Sans oſer conſentir à mes vœux les plus doux;
Heureux, je ſoupirois encore:
Mais je vous vis alors, vous qu'en ſecret j'adore,
Et je ne deſirai, je ne vis plus que vous.
La beauté, les talens, l'eſprit, le caractere,
La bienfaiſance, la candeur,
La gayeté décente, & legere,
La ſimplicité, la pudeur,
Et cette attrayante douceur,
Qui ſans fard, & loin du myſtere,
Tempere à propos la rigueur
D'une réſerve trop auſtere.
Tels ſont vos traits, tel eſt votre ſeul art de plaire;
Je ne pus éviter ſon aſcendant vainqueur,
Et je lus au fond de mon cœur;
Que l'amitié la plus ſincere
Sans vous ne pouvoit ſatisfaire
Le deſir inquiet que j'avois du bonheur.
Une conſtante épreuve épura ma tendreſſe;
Soumis, reſpectueux, j'eſpérai du retour:
Phénomene étonnant! les ſoupirs de l'amour

Furent conduits par la ſageſſe.
Des folles paſſions les autels abbatus,
Laiſſerent à votre place élever votre image,
Et le ſentiment ſeul décida mon hommage:
Le tribut n'en eſt dû qu'aux graces, aux vertus:
Daignez le recevoir au gré de mon envie,
Et je vais commencer à jouir de la vie.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

SOus un Ciel ſerein & tranquille,
Au ſein d'un champêtre ſéjour,
Loin des vains plaiſirs de la ville,
Et loin des pieges de l'amour,
Chloé, naïve, jeune & belle,
Voyoit couler ſes jours heureux,
Auſſi beaux, auſſi ſimples qu'elle:
Là, dérobée à tous les yeux
Par les ſoins d'une tendre mere,
Chloé, ſans deſirs, ſans regrets,
Reſpiroit un air ſalutaire
A ſes mœurs comme à ſes attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'eſt que le teint de la pudeur;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poiſon enchanteur
Des ſoupirs, des tendres allarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et ſoupçonne à peine ſes charmes.
Seule dans le fond d'un boſquet,
Près du cryſtal d'une onde pure,
Elle aſſortiſſoit un bouquet;

Pour en compoſer ſa parure,
La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lys & la roſe à ſon teint,
Et ſourioit à ſon image.

Un papillon, au même inſtant,
Déployoit ſes ailes légeres,
Et de ſes ardeurs paſſageres
Promenoit l'hommage inconſtant;
Tout l'attire, & rien ne l'arrête:
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur:
Ici ſon audace indiſcrette
De la timide violette
Careſſe la vive fraîcheur;
Là, du ſein de la tubereuſe
Sa témérité plus heureuſe
Preſſe l'orgueilleuſe blancheur;
Auſſi-tôt d'une aile infidelle
Il court à la roſe nouvelle;
Il baiſe ſon bouton naiſſant,
Et toujours briliant & frivole,
Il paroît, jouit, & s'envole.

Chloé voit l'inſecte éclatant:

Et ſa parure étincelante
D'azur, de pourpre & de rubis,
Enchante ſes yeux éblouis :
Sa petite ame impatiente
Brûle auſſi-tôt de s'en ſaiſir ;
Dans le vif tranſport qui l'agite,
De ſon jeune ſein qui palpite
S'échappe ſon premier ſoupir.

Auſſi légeres que les graces,
Du rival errant du zéphir
Elle pourſuit long-tems les traces :
Souvent dans ſon vol incertain
Il s'arrête : la Nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main ;
Mais le ſuperbe volatile
Dans les airs s'élance ſoudain.
Tour à tour flattée & trompée,
Elle ſuit ſa proie échappée ;
L'infidelle ſe fixe enfin
Sur la belle & pâle Jonquille.
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de ſon vainqueur
Le foible éclat dont elle brille :
Du triomphe il goûte le prix :
Chloé vole, approche, il eſt pris.

S'agitant, débattant de l'aile,
Pour briſer ſa captivité ;
Rendez-moi ; dit-il, à la belle,
Ah! rendez-moi la liberté ;
Rougiſſez de votre victoire ;
Qu'attendez-vous de mes liens?
Mes ailes ſont toute ma gloire ;
Quelque éclat, voilà tous mes biens ;
Eblouir eſt ma deſtinée ;
Je vis ſans projet, ſans amour,
Et mon exiſtence bornée
N'eſt que l'amuſement d'un jour.

A ces mots la Nymphe ingénue
S'attendrit pour ſon beau captif ;
Le trouble de ſon ame émue
favoriſe le fugitif,
Il s'échappe : Chloé ſoupire :
Sur les boucles de ſes cheveux
Balançant ſon vol amoureux,
Voici ce qu'il oſe lui dire :

Seule en ces lieux vous reſpirez,
Chloé, la paix & l'innocence :
Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez ;

C'eſt-là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidelle,
Et paré de mille couleurs;
Il voltige de belle en belle,
Ainſi que moi de fleurs en fleurs;
Et je ſuis en tout ſon modele;
Ah! ſi vous laiſſant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire,
D'une ſi folle ambition,
Chloé, quelle ſera la gloire?
Vous aurez pris un papillon.

L'ENFANT ET LA POUPÉE.

DANS une foire un jeune enfant,
Promené par ſa gouvernante,
Contemploit d'un œil dévorant
Mains beaux colifichets, tout lui plait, tout le tente,
Il veut un polichinelle, enſuite un porteur d'eau,
Et puis il n'en veut plus : voulez-vous une épée ?
Ah oui, mais non, j'aime mieux ce berceau,
Il l'eût pris ſans une poupée,
Qui le ſéduiſit de nouveau;
On la lui donne, en ſautant il l'emporte,
Chez ſa maman le voilà de retour;
Aux gens du logis tour à tour
Il fait baiſer l'objet qui d'aiſe le tranſporte;
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
De chambre en chambre, il la promene;
Il faut aller coucher, il la quitte avec peine;
Il s'endort en pleurant dans les bras de l'eſpoir;
En dormant il en rêve, & le jour le ramene
Sa mimi; qu'on rapporte, & vite, il veut la voir.
Pendant près de huit jours avec exactitude,
L'enfant joue avec ſa catin.

Il paroiſſoit content, mais le petit coquin,
De la poſſeſſion ſe fit une habitude.
L'habitude & le froid ſe tiennent par la main;
Ce froid donc s'enſuivit, & le dégoût enfin.
Combien de belles ſont trompées!
Combien de volages amans!
Hommes, vous êtes des enfans;
Femmes, vous êtes des poupées.

L'ANESSE ET LA CAVALE.

LA mere d'un Ânon jadis
A celle d'un Poulain adreſſa ce langage :
Ma voiſine, plus j'enviſage
La reſſemblance de mon fils,
Plus je trouve qu'il m'eſt permis
D'en attendre à coup ſûr leur commun avantage.
Nés & nourris tous deux dans le même bocage,
Tous deux mignons, tous deux jolis,
En un mot, tous deux du même âge,
Il ne leur reſte plus qu'à devenir amis.
Mon poupon que voilà peut être utile au vôtre ;
Comme le vôtre au mien ; je brûle de les voir
Partager leur plaiſir du matin juſqu'au ſoir,
S'inſtruire tour-à-tour, ſe corriger l'un l'autre ;
Bref il ne tiendra pas à mon conſentement,
Qu'au plutôt, en faveur de leur avancement,
Ils ne vivent, ſi bon vous ſemble,
Ainſi que vrais jumeaux, enſemble.
Ma voiſine, cela ne preſſe nullement,
Répond la Cavale ſincere ;
Quoique vous n'en diſiez, j'ai peine à convenir
Que pour leur bien commun, il faille les unir

Car tenez, quand je conſidere
Combien les jeunes gens ſavent mieux retenir
Le mal, que s'inſtruire à bien faire;
J'ai tout lieu de douter, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que jamais votre fils puiſſe apprendre à hennir,
Et j'ai peur que le mien ne s'accoutume à braire.

FIN.

TABLE.

L'Anti-Mondain. Page 1
Les Miſeres de l'amour. Parodie. 2
Danchet aux Champs Eliſées. 6
Tout eſt bien comme il eſt. Conte en romance. 25
Le Requin. Conte. 34
Tirliberly. Conte. 40
L'y Grec. 44
Le Laconiſme. Conte. 45
Le même autrement. 46
Les deux malades. Conte. 47
L'accommodement de la vérité & de la charité. 48
Excuſe de M. Piron à Procope ſur les vers précédens ce dernier conte. 53
Couplet. 56
La Batſebath. 58
Le débauché converti. 60
La Mule du Pape. 66
Ode à Priape. 68
Le préſervatif de l'orgueil. 74
Saint Guignolé. Conte. 75

BRITISH LIBRARY
15 MAY 75

Leçon à ma femme. Page 83
Epigrammes licentieuſes. 85
L'Hoſpitaliere. Conte. 102
Le pſeautier. Conte. 105
La rage d'amour. Conte. 107
Epigramme. 109
La fille violée. Conte. 111
Le réveil. Conte. 114
Le mal d'aventure. Conte. 116
L'écorchure. Conte. 119
La fille charitable. 121
La puce. Conte. 122
Le placet. Conte. 128
Sermon contre le péché de la chair. 132
Jouiſſance. 133
La perruque du Curé. Conte. 135
Le frere & la ſœur. 136
Epigramme. ibid.
Le Chapelier. Conte. 137
Les belles jambes. 139
Le mari raiſonnable. 140
Les deux amis. 141
Sonnet. 142
Rondeau. 143
*A M. de * *, qui avoit envoyé des perdrix à l'Auteur, & qui, ſur ſon remerciement en*

vers, lui avoit fait de nouveaux préſens. Page 144
Le Cordelier-Cheval. 145
Il faut toujours que la femme commande. 151
Les trois manieres. 168
Thélème & Macare. 185
A un mari qui bat ſa femme. 190
Azolan. 191
L'origine des métiers. 194
L'amour & la folie. Ode anacréontique. 196
Les graces réformées. 197
Alcibiade à Glycere. 198
Le pardon. Conte. 208
Epitre à une coquette. 209
Jupiter & Junon. 216
Le labyrinthe du cœur. 218
Chloé & le Papillon. 225
L'enfant & la poupée. [illegible]
L'Aneſſe & la Cavale. [illegible]

Fin de la Table.

BRITISH LIBRARY 15 MAY 75